

Ni vendu ni à vendre à aucune faction politique
PARAISSANT LE DIMANCHE

POUR NOS COMPATRIOTES MALHEUREUX



Canadiens-Français

Ne vous laissez pas étourdir par les hurlements de triomphe de vos fanatiques concitoyens. Vos malheureux compatriotes de Hull et d'Ottawa n'ont pas cessé de demander du secours. Leur prière doit dominer au milieu des hurrahs anglais et des insultes à notre race.

Canadiens-français, LES DÉBATS vous invitent à venir secourir vos frères, à venir applaudir à leur nom, durant la soirée de la fête de Victoria, alors que les Canadiens vendus ou à vendre feront rougir notre beau ciel par les protestations d'un loyalisme écœurant.

Toute la jeunesse canadienne-française de notre ville, tous les jeunes ayant de l'orgueil au front, ont mis la main à cette organisation patriotique et continuent de travailler au succès de notre entreprise.

Nous voulons que les écoles incendiées de Hull et d'Ottawa se reconstruisent, que les livres détruits soient remplacés, que les enfants retournent aux classes, qu'ils s'instruisent avant tout, parce que c'est bien et seulement par l'instruction qu'ils doivent grandir et apprendre à chérir la liberté.

Notre soirée, jeudi prochain, sera un succès, nous ne craignons pas de l'affirmer, tant au point de vue financier qu'au point de vue artistique. Ce sera de plus un rendez-vous patriotique. Les artistes des Soirées de Familles ont choisi, pour cette circonstance, la pièce de leur répertoire qui a remporté le plus incontestable succès. Les entr'actes sont confiés à des artistes qui n'ont pas besoin d'autre recommandation que celle de la publication de leurs noms. Voici donc le programme de la soirée de jeudi :

"Un Chapeau de Paille d'Italie"

COMEDIE EN CINQ ACTES, CHEF-D'ŒUVRE DE E. LABICHE

PERSONNAGES :

FERDINAND, rentier,	MM. Emmanuel	LE CAPORAL CHACAL,	MM. E. Lacasse.
NONANCOURT, pépiniériste,	R.-H. Duhamel	ACHILLE DE ROSALBA,
BEAUPERTIUS,	Ern. Tremblay.	JEAN, domestique de la Baronne,	J. Ducharme.
VÉZINET, sourd,	J.-A. Naud,	HELENE fille de Nonancourt, Melles.	Estelle Lévy.
TARDIVEAU, teneur de livres,	J.-H. Bedard.	ANAIS, fille de Beaupertius,	Mary Calder.
BOBIN, neveu de Nonancourt,	Jos. Lemay.	LA BARONNE DE CHAMPIGNY.	Clara Reid.
EMILE TAVERNIER, lieutenant,	Eizéar Roy.	CLARA, modiste,	Her. Beaupré.
FELIX, domestique de Ferdinand,	Eugène Morin.	VIRGINIE, bonne chez Beaupertius,	Alice Croteau.

INVITÉS, GENS DE LA NOCE, GENDARMES, Etc.

SYNOPSIS.

1^{er} ACTE, chez Ferdinand.—2^e ACTE, chez Clara.—3^e ACTE, chez la Baronne de Champigny.
4^e ACTE, chez Beaupertius.—5^e ACTE, Place Beaudoyer.
La scène à Paris, de nos jours.

Ouverture.

Orchestre Sainte-Cécile.

Entr'actes.

MONOLOGUE : *L'affamé*, (accompagnement d'orchestre) M. Henri Hubert.
CHANT : *Le Régiment de Sambre et Meuse*, M. Gustave Comte.
VIOLON : *Adagio*, (Ferdinand David) M. J.-J. Goulet.
CHANT : (a) *Chanson à boire*, (Saint-Saëns)—(b) *Les deux Grenadiers*, (Schumann).
MONOLOGUE : *Un Souffleur*, s. v. p., M. Raoul Barré.
AU PIANO D'ACCOMPAGNEMENT : Madame H.-C. Saint-Pierre, Mademoiselle Blanche Duquette.

M. Comte chantera :

Le Régiment de Sambre et Meuse

Paroles de Paul Césaire.

Tous ces fiers enfants de la Gaule
Allaient sans trêve et sans repos ;
Avec leurs fusils sur l'épaule,
Courage au cœur et sac au dos !
La gloire était leur nourriture,
Ils étaient sans pain sans souliers,
La nuit, ils couchaient sur la dure
Avec leurs sacs pour oreiller.
Le Régiment de Sambre et Meuse
Marchait toujours au cri de liberté,
Cherchant la route glorieuse
Qui l'a conduit à l'immortalité !

Pour nous battre ils étaient cent mille,
A leur tête ils avaient des rois !
Le général, vieillard débile
Faiblit pour la première fois !
Voyant certaine la défaite,
Il réunit tous ses soldats,
Puis il fit battre la retraite
Mais eux, ne l'écoutèrent pas !
Le régiment de Sambre et Meuse &

Le choc fut semblable à la foudre,
Ce fut un combat de géants,
Ivres de gloire, ivres de poudre,
Pour mourir ils serraient les rangs !
Le régiment par la mitraille
Était assailli de partout,
Pourtant la vivante muraille
Impassible, restait debout.
Le régiment de Sambre et Meuse &

Le nombre eut raison du courage
Un soldat restait ; — le dernier !
Il se défendit avec rage
Mais bientôt fut fait prisonnier !
En voyant ce héros farouche
L'ennemi pleura sur son sort ;
Le héros prit une cartouche,
Jura, puis se donna la mort !
Le régiment de Sambre et Meuse
Reçu la mort aux cris de liberté,
Mais son histoire glorieuse
Lui donne droit à l'immortalité !

Musique de R. Planquette.

M. J. Saucier chantera :

(a)

Chanson à boire.

Paroles de Nicolas Boileau.

Philosophes rêveurs, qui pensez tout savoir,
Ennemis de Bachus, rentrez dans le devoir :
Vos esprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire !
On est savant quand on boit bien :
Qui ne sait boire ne sait rien.

Musique de Camille Saint-Saëns.

S'il faut rire ou chanter au milieu d'un festin,
Un docteur est alors au bout de son latin :
Un goinfre en a toute la gloire.
Allez, vieux fous, allez apprendre à boire !
On est savant quand on boit bien :
Qui ne sait boire ne sait rien.

(b)

Les deux Grenadiers.

Musique de Robert Schumann.

Je les ai vus ces deux grenadiers
Qui s'en revenaient vers la France !
Et qui, des Russes longtemps prisonniers,
N'avaient plus qu'une espérance !
Soudain, autour d'eux, ce bruit va grandissant :
La France est vaincue et succombe ;
Ses fils ont pour elle épuisé tout leur sang.
L'Empereur est captif ! le dieu tombe !
J'ai vu des pleurs s'échapper de leurs yeux,
Car la nouvelle était vraie ;
L'un dit alors : Je suis trop vieux,
"Je sens se rouvrir ma plaie
Et l'autre dit : "Adieu, chanson !
"La mort fait mon envie !
"Mais j'ai, là-bas, femme et garçon,
"A qui je dois ma vie !
"Femme et garçon, amour, enfant !
"Pour moi c'en est fait, rien ne vibre !

"Lui, mon Empereur, toujours triomphant,
"Lui, mon Empereur, n'est pas libre !
"Ami, je m'en fie à tes soins,
"Mon cœur brisé t'en prie !
"Si je dois mourir, que mon corps du moins,
"Repose dans ma patrie !
"Ma croix tu me l'attacheras,
"Pure et de sang trempée !
"Que mon fusil reste à mon bras,
"Et dans ma main, l'épée !
"Je serai de l'éternel sommeil
"La sentinelle muette,
"Et les canons sonneront mon réveil,
"Avec la joyeuse trompette !
"Que mon Empereur sur mes os passe alors :
"Tambours, faites-vous entendre !
"Armé, je me lève et de terre je sors !
"J'ai mon Empereur à défendre !

Peuple ouvrier, en aidant à reconstruire tes écoles incendiées, tu auras fait une œuvre profondément humanitaire.

Au secours ! vous pouvez faire aux misérables incendiés autant de bien que vous éprouverez de plaisir en assistant à la représentation organisée par "Les Débats".

ECHOS

L'acquiescement de la femme Mooney, à Québec, a causé un émoi facile à comprendre. La *Vérité* apprécie comme suit le verdict :

"Nous avons en trois procès pour meurtre, à Québec, ces jours derniers. Les prévenus étaient : le sergent de ville Cazas, accusé du meurtre de sa femme, Dubé et la femme Mooney, accusés du meurtre du mari de cette dernière : deux Canadiens-français et une Anglaise, Irlandaise ou Écossaise protestante. Les deux Canadiens ont été justement trouvés coupables et condamnés à la peine capitale. La femme Mooney a été acquittée."

Pourquoi les jurés se gênaient-ils ? Le gouvernement d'Ottawa n'a-t-il pas, en commuant la sentence du meurtrier Shortis, ouvert la porte à toutes les licences judiciaires ?

Dieu merci, il y a encore au Canada des hommes dont les yeux se tournent vers autre chose que la mangeoire ministérielle — celle d'aujourd'hui ou celle de demain. Le Club de l'Indépendance de Windsor (Ontario), qui fait un vigoureux et intelligent travail dans cette partie du pays, s'est affirmé une fois de plus le 3 mai dernier à une assemblée générale où il a choisis ses officiers pour l'année courante. Les élections ont donné le résultat suivant : Président, Alex. McNeil ; secrétaire, E. Gignac ; trésorier, T. Mur ; 1er vice-président, Alex. Laforge ; 2me vice-président, E. Bénéteau ; 3me vice-président, M. Mayer ; 4me vice-président, M. Man ; conseillers : Dean, McNally, F. Meloche, G. Parent, D. Odonnal, J. Robson.

Les élections ont été suivies de plusieurs discours sur l'indépendance et autres sujets que la jeunesse doit s'habituer à envisager, si elle ne veut pas voir tomber le Canada dans la position qu'occupe aujourd'hui la malheureuse Irlande.

La civilisation anglo-saxonne continue à s'affirmer :

Le *New York Freeman's Journal*, numéro du 12 mai, publie une lettre de M. l'abbé J.-M. Gleason, de la paroisse de Sainte-Rose, San Francisco, confirmant amplement tout ce que l'on a dit sur les profanations et les vols sacrilèges commis par les volontaires américains dans les églises catholiques des Philippines.

L'abbé Gleason est aux Philippines depuis le mois de septembre dernier, en qualité d'aumônier temporaire. Parlant bien l'espagnol il est venu en contact avec les Philippines, et a pu entendre leurs plaintes.

Parlant des régiments de volontaires, il dit : "Ils ont volé, pillé, brûlé, comme s'ils ne connaissent ni loi, ni ordre, ni conscience... L'église de Gueloupe, détruite par la batterie de l'Utah, est un monument qui proclame bien haut les idées rudimentaires qu'ont les volontaires au sujet du droit de propriété. Avant la guerre, c'était la plus riche église des îles, au point de vue de l'architecture et de l'ornementation. Maintenant, c'est un monceau de débris ; plus d'autels, plus de dallage, plus rien. Et même l'on pillait les tombeaux des prêtres dans l'espoir d'y trouver des objets précieux. On brisa les sarcophages, et l'on jeta par terre les cadavres à moitié décomposés de prêtres. J'en ai vu deux moi-même, et je les ai fait inhumer de nouveau, en faisant un rapport de la chose à l'officier commandant. J'aurais pris une photographie de l'horrible scène, mais il n'y avait pas assez de lumière."

Notre jeunesse n'est pas morte. Elle vit, et c'est du bon sang qui coule dans ses veines. Jugez-en à la lecture de la lettre suivante qui nous arrive avec un grand nombre d'autres offres aussi généreuses :

Monsieur le Rédacteur,
Nous sommes un groupe de jeunes, au cœur ardent et à l'âme vibrant aux nobles données patriotiques si bien exprimées dans votre journal.

En conséquence, monsieur le Rédacteur, nous avons l'honneur d'offrir gratuitement les services de l'orchestre de l'Union Sainte-Cécile pour la soirée du 21, courant donnée au Monument National pour venir en aide aux écoles incendiées de Hull.

Acceptez, monsieur le Rédacteur, nos félicitations les plus sincères pour la généreuse idée que vous avez eue d'organiser cette soirée et veuillez nous croire, Vos tout dévoués

J.-N. Fournier,
Président et directeur.

Un colon français établi dans le Nord, canton de Montigny, depuis bientôt trois ans, M. Pierre Perrier, vient d'être dépossédé de 87 acres de terrain, après qu'il y eût travaillé avec toute l'ardeur que lui donnait l'espoir d'en devenir un jour le propriétaire. En le dépossédant ainsi, l'agent du gouvernement lui avait donné à entendre (pourquoi, je vous le demande ?) qu'il pourrait rentrer en possession de son bien au moyen d'une requête. Sur ses demandes répétées, une enquête eut lieu... mais elle eut lieu précisément alors que M. Perrier était cloué sur un lit d'hôpital, à Montréal, et incapable de faire valoir ses revendications. On ne lui a pas rendu son bien, le fruit de son labeur, et il se trouve aujourd'hui à peu près ruiné. Cette affaire nous paraît bien mystérieuse, et il pourrait bien se trouver au fond de cela une injustice criante.

Les Irlandais ont toutes les déveines. A peine se sont-ils remis de la douloureuse surprise que leur a causée lord Salisbury, que la presse s'empare d'un autre incident bien propre à les mortifier. Le dernier-né de la duchesse d'York, celui-là même qui devait s'appeler Patrick, a été baptisé Henry-William-Frederick-Albert. Il ne reste plus aux conjoints irlandais qui ont, durant la visite de la reine à Dublin, baptisé leurs enfants Victoria, Chamberlain, Roberts, Buller, etc., qu'à débaptiser les pauvres mioches.

La scène représente une charmille ombreuse à Bloemfontein. Lord Roberts et lord Kitchener y prennent le frais, voluptueusement, assis sur des fauteuils de jardin, doublés d'une étoffe qui n'est autre que le drapeau anglais. Leurs deux casques sont posés sur une table, et il y a si longtemps qu'ils ne les ont mis sur leurs têtes guerrières que des essais d'abelles s'y sont installés et en ont fait des ruches.

"Quel charmant endroit, Kitchener ! dit lord Roberts. Il n'est guère plaisant de le quitter. Si l'on pouvait s'y établir tout de même, comme les réservistes ? Ce Pretoria, ça doit être un pays surfait."

Tel est l'irrévérencieux dessin qui se trouve, non pas dans une feuille caricaturale française, berlinoise, ou américaine, mais à la première page du *Punch* — de *Punch*, le journal d'avant-garde de l'impérialisme anglo-saxon !

Les ouvriers des industries textiles de Fall River vont tenter bientôt l'exécution d'un projet de tout temps caressé par les unions ouvrières. Ils ont organisé une compagnie coopérative, vont prélever entre eux les fonds nécessaires, et ouvrir une grande manufacture où ils se livreront, pour leur compte, à la fabrication du coton. C'est un commencement de socialisme. Que l'épreuve réussisse ou non, elle aura de bons résultats. Si elle réussit, les ouvriers verront enfin se lever pour eux le soleil de la justice économique ; si elle échoue, on saura également à quoi s'en tenir sur le système social que les agitateurs ouvriers, aux États-Unis, font miroiter aux yeux du prolétariat. L'idée de la fabrique coopérative est généreuse, souhaitons-lui plein succès.

A la rigueur nous comprenons que la chanson des "Déformés" ait choqué les oreilles de Trudeau, chastifiées par les prières alors que leur beau-dieu de propriétaire se ballade solennellement dans la grande allée de Notre-Dame.

Mais Trempe ? Trempe est-il toujours à l'église ? Il venait de jurer sur la Bible qu'il allait dire la vérité et rendre un témoignage impartial. Il a dit : "Je suis entré par occasion (sic) avec un monsieur (sic) à l'Eldorado. J'ai vu les accusés sur la scène. Ils parlaient des seins et se mettaient les mains des deux côtés, comme ça, en disant qu'ils étaient plats, qu'ils étaient gros, ou qu'il n'y en avait pas... J'ai dit à mon voisin : 'C'est éccœurant, ça !'. C'est dégoûtant ! allons-nous en !"

Comme il avait l'air indigné !
Quantum malitas ab illo !

De temps immémorial, l'Angleterre a fait accomplir ses bas offices par des Irlandais, et malgré toute l'admiration que l'humanité doit aux héros de ce brave peuple, il serait difficile de dire si l'a pas produit encore plus de traîtres que de héros.

Le nommé O'Connor, qui s'est fait espion pour le compte du *Daily Express*, de Londres, et a surpris la bonne foi des envoyés boers en se faisant passer pour un Américain et un ami de leur cause, est le digne successeur des hommes qui pour de l'or ont fait échouer tous les mouvements tendant à la libération de l'Irlande. Faut-il que le sens moral soit émoussé chez les Anglais pour admirer une pareille saleté ? Espérons que les Irlandais d'Amérique, qui ont pour la plupart conservé intact l'amour de la liberté, recevront comme il le mérite ce mouchoir aux gages du cabinet Salisbury, qui ne rougit pas de proclamer son acte honnête dans un des plus grands organes de l'opinion britannique.

Le "**Mont Blanc**" de la ligne Franco-Canadienne, qui vient d'entrer dans notre port, est plus qu'une masse inanimée de bois, de fer et de cordages, destinée à porter de la France au Canada et du Canada en France du fret et des passagers. C'est un messageur de civilisation qui contribuera à rapprocher l'âme de la France nouvelle de celle de la vieille France.

M. Alphonse Christin, au cours d'une appréciation qu'il a donnée lundi, dans la *Patrie*, d'un drame historique canadien récemment représenté au Mont Saint-Louis, nous a mis l'eau à la bouche. L'œuvre du "cher dramaturge anonyme" nous a intrigué au point que nous avons mis notre chroniqueur Saint-Hilaire en quête du chef-d'œuvre avec ordre de ne point revenir les mains vides. Il est revenu avec un drame en cinq actes, intitulé *Dollard*, et portant en note au régisseur : "Si les changements de décors peuvent se faire en peu de temps, l'effet du drame y gagnerait en intéressement l'ordre des actes troisième et deuxième."

On juge du reste par ces deux lignes ; et l'on peut compter sur une intéressante analyse du drame donné en modèle aux élèves du Mont Saint-Louis.

ENRY D'ELS.

NOTES D'ART

La maison Karn vient de perdre, en Cour supérieure, un procès assez curieux, et le jugement rendu dans cette cause servira sans doute de leçon aux marchands de pianos qui veulent forcer leurs clients à avoir les mêmes vues artistiques qu'eux.

Voici les faits. M. Jules Clément, un des principaux représentants de la maison Nelson, achetait, il y a quelque temps un piano Karn.

Il avait stipulé, comme première condition, que si le piano ne lui plaisait pas, il aurait le droit de le remettre aux vendeurs dans les dix jours.

La chose arriva et ces derniers furent priés de reprendre leur piano. Ceux-ci refusèrent ; d'où le procès afin d'en obtenir le paiement. Ils alléguèrent entre autres choses que M. Clément s'était laissé influencer par un prétendu connaisseur en pianos.

Cet argument bien qu'il ait été contredit, nous a paru en tous points idiot. Comme si un monsieur quelconque, mélomane et non musicien, n'avait pas le droit de s'éclairer sur la valeur artistique d'un instrument dont il a l'intention de devenir possesseur.

La maison Karn a perdu le sot procès qu'elle avait intenté à M. Clément, et c'est bien fait. Ce n'est pas ainsi que l'on parvient à prouver la supériorité de factures de sa marchandise. De nos jours surtout où la concurrence met l'acheteur à même d'être difficile dans son choix.

Judi dernier, le professeur J.-J. Goulet, directeur de la *Symphonie*, donnait une audition d'élèves à la salle Karn. L'inclémence de la température avait empêché la plus grande partie des auditeurs de s'y rendre, mais, l'auditoire relativement restreint a manifesté plusieurs fois son enthousiasme par de chaleureux applaudissements. Le jeune R. Kellert, un bambin pas plus haut que ça, nous a détaillé avec grand sens le huitième concerto de Rode. Il a un coup d'archet suffisamment large et vigoureux et il joue avec une grande justesse. Melle L. McLaughlin a fait preuve de beaucoup de tempérament dans une *Ballade Polonoise* de Chopin. Elle a eu plus d'assurance que les autres et n'a pas eu le trac à la vue du public. Melle M. Tooke nous a également fait plaisir avec un *Concerto Romantique* de Godard. Melle Décarv, Blout, Hanson et Lemoine, et le jeune McDougall ont aussi fait honneur à leur professeur malgré une certaine timidité presque insurmontable. Les pièces d'ensemble ont été rendues avec respect de la tradition et de la volonté de l'auteur ; à noter quelques rares faiblesses dans les attaques.

Le chœur de chant de la chapelle du Saint-Sacrement, dont M. Goulet est le directeur, a exécuté la messe de François Riga.

Mardi, Mme Bennati donnera son grand concert dans la grande salle des spectacles du Monument National. Plusieurs membres de l'orchestre symphonique ont promis leur concours. Mme Bennati chantera le grand air du *Prophète* de Meyerbeer ; puis M. Ocellier chantera, avec permission spéciale de MM. Lavigne et Lajoie, directeurs du Parc Sohmer. Si l'on considère que plusieurs autres artistes distingués ont promis leur concours, nous espérons pouvoir enregistrer un succès de plus, dimanche prochain, au crédit de la charmante artiste que Mme Bennati.

L'*Aiglon* ne sera pas publié avant les premiers jours de juillet ; il est écrit que les fervents admirateurs de M. Edmond Rostand devront encore suspendre leurs enthousiastes applaudissements. Pourvu, toutefois que messieurs les éditeurs nous fassent parvenir leur livre quelques jours avant l'arrivée en notre ville de Mme Sarah Bernhardt et M. Coquelin. C'est tout de même décourageant d'avoir à souffrir de cette déplorable lenteur, alors que cette œuvre qui fait tant de bruit a déjà été traduite et publiée en anglais, à Londres et à New-York.

Les poètes aiment la solitude pour travailler. Voici ce que nous dit un correspondant du "*Herald*" de Madrid. Il a eu une entrevue avec M. Richepin qui est installé à Palma, capitale des îles Baléares.

Richepin a déclaré qu'il aime beaucoup les Baléares, dont le climat doux convient à sa santé, et il ajouta :

— Je viens de commencer à écrire un drame. Son titre sera : "La Dubarry." Ce sera une pièce très mouvementée ; elle mettra en scène 120 personnages en dehors de la favorite de Louis XV ; elle sera divisée en trois actes.

Le premier et le troisième actes se passeront à Paris, le deuxième à Versailles.

La première représentation aura lieu à New-York, après que la pièce aura été traduite en anglais.

Je ne travaille à aucun autre ouvrage qu'à ce drame. Quand je ne m'en occupe pas, c'est-à-dire dès midi, car je ne reste devant ma table à écrire que quatre heures, de huit heures du matin à jusqu'à midi, je me promène. Les environs de Palma sont très pittoresques ; j'aime aussi la cuisine majorquaise que j'ai adoptée. Du reste, vous pouvez voir que même par mon costume, je suis devenu un indigène de ce pays-ci. Je parle mieux le majorquin que le castillan, parce qu'il y a plus de ressemblance avec le français.

Cela n'empêche pas que je pioche tous les jours pendant une heure l'espagnol. J'admire beaucoup les classiques : Cervantes, qui est une merveille ; Lope, Calderon, Tirso, de Molina. Quand je parlerai couramment l'espagnol, j'irai à Madrid.

— Pourquoi avez-vous choisi les Baléares pour votre retraite ?

— Je n'en sais rien. Le nom me plaisait, je m'y rendis, fuyant le bruit de Paris ; je trouvais que ce pays-ci était tranquille et bon pour y travailler ; je m'y installai, et je suis enchanté de mon séjour.

GUSTAVE COMTE.

Les enfants de vos frères croupiront dans l'ignorance si vous ne leur venez en aide.

LA DERNIERE LETTRE

DE Villebois-Mareuil

On publie, de Villebois-Mareuil, une lettre datée des environs de Kroonstad, le 13 mars, et qui contient le passage suivant :

"J'ai suivi la retraite, coopérée de nouveau à des opérations ou plutôt à des prises de position que je désapprouvais et vu fondre les Boers comme neige au soleil, au point que j'aurais cru tout perdu si je n'avais trouvé chez les présidents Steijn et Kruger une volonté indomptable de résister et de reformer leurs troupes. Seulement, cette fois, bien tard, hélas ! c'est la tactique de guérilla et de partisans, que je préconisais, qui a l'assentiment général. Chacun, d'ailleurs, m'en fait honneur, et les témoignages d'affection et d'estime que j'ai reçus des deux présidents et du général Joubert m'ont forcé de mettre mes conseils en pratique. Je prends le commandement d'une légion européenne renfermant tous les étrangers en corps constitués ou non, et avec les pleins pouvoirs et le titre de général du Transvaal. Je suis en train de procéder à l'organisation de cette légion assez hybride, dont j'espère tirer pourtant quelque chose. C'est une lourde mission, mais je suis venu ici pour jouer toute la partie contre l'Angleterre et, tant qu'il me restera un moyen de lui faire du mal, je ne remettrai pas l'épée au fourreau."

On publie également une adresse signée par les Français habitant Jassy et un certain nombre de Roumains, et envoyée à Mlle Villebois-Mareuil :

"Mademoiselle, Dans la lutte inégale d'un peuple de paysans contre un puissant empire, un Français a soutenu, avec ces paysans, la cause de sa liberté et la mort pour elle.

Le conduite de votre père, le colonel de Villebois-Mareuil, a eu des admirateurs dans tous les pays civilisés. Sa mort les a profondément émus, et réunis aujourd'hui dans une commune pensée de deuil et de regret, les Français habitant l'ancienne capitale de la Moldavie tiennent à vous faire parvenir l'expression de leurs respectueuses condoléances.

Si quelque chose pourrait adoucir votre douleur, ce serait de penser que des milliers d'inconnus ont pleuré avec vous la mort de votre père et que sa mémoire sera gardée comme le symbole de dévouement et de l'héroïsme."

TOUTES CHOSES EN TEMPS.—Le BAUME RHU MAL guérit les maladies de poitrine ; il faut en prendre aussitôt que l'affection se manifeste.

Les Profits de la Guerre

Il y a, en ce bas monde, certaines ironies qui soufflent sur les prévisions les plus justifiées, comme le vent sur des châteaux de cartes, qui semblent des défilés à la raison et des insultes au bon sens. Sait-on, par exemple, depuis que la guerre du Transvaal est ouverte, quelle est celle des industries britanniques qui a le plus souffert, celle dont le chiffre d'affaires est le plus sensiblement inférieur aux années précédentes ? Eh bien, c'est l'industrie des marchands de cerceaux, nous apprend une correspondance de Londres.

Le journal anglais qui, l'autre jour, fit cette découverte, et qui en établit l'authenticité avec chiffres à l'appui, s'évertue à démontrer à ses lecteurs qu'après tout le fait était des plus naturels. Il y a, en effet, à l'heure actuelle, dans le sud de l'Afrique, tant en troupes qu'en services auxiliaires, tant en soldats qu'en journalistes, télégraphistes, muletiers, cabaretiers, mécaniciens, marins, vétérinaires, curieux, plus de 300,000 Anglais qui ne s'y trouveraient pas en temps ordinaire. Il en est mort une vingtaine de mille de blessures, de maladie ou de fièvre, et tous ont eu pour cerceuil la terre inculte et brûlante du veld ou les eaux verdâtres de l'Océan. Pour les entrepreneurs de pompes funèbres, c'est là une perte sèche. Si, au contraire, ces 300,000 hommes étaient restés en Angleterre, avec l'influenza qui, Thiver dernier, exerçait des ravages terribles ; avec l'influenza qui, pendant les six semaines qu'elle a duré, atteignait en moyenne dix personnes sur cent et en tuait deux sur dix atteintes, il y aurait eu, sur les 300,000 Anglais, un minimum de six mille individus emportés par la pneumonie, représentant un nombre égal de cerceaux !

Et voilà comment la guerre est une ruine pour ceux qui trafiquent de la mort de leurs semblables. Il est vrai que, par contre, elle est une source inépuisable de profits pour les commerces les plus variés et les plus pacifiques.

Les papetiers, par exemple, sont assez florissants ; le courrier qui, chaque semaine, quitte Southampton pour le Cap, emporte, en effet, une moyenne de trois à quatre cent mille lettres, représentant autant de feuilles de papier et d'enveloppes. En outre, les commerçants intelligents ont su habilement exploiter la fibre nationale, en fabriquant du papier à lettres couleur khaki, ou du papier à lettre avec des petits drapeaux britanniques gravés dans l'encoignure, ou du papier à lettres avec des photographies de généraux illustres comme en-tête, ou du papier à lettre avec des gravures de la guerre. Il y a un grand magasin au West End, qui, dernièrement, eut l'idée de mettre en vente du papier à lettres couleur khaki, fabriqué avec les vêtements hors d'usage des soldats actuellement dans le sud de l'Afrique. On pense si, par patriotisme, tout le monde s'est rué sur ce papier-là ! Le magasin a dû ouvrir une annexe, doubler son personnel et avoir une escouade de policemen à sa porte, pour organiser le service d'ordre !

Mais ceux qui réalisent encore les plus beaux bénéfices, et qui, la guerre finie, pourront se retirer du commerce avec fortune faite, ce sont les marchands de vivres et de fourrage qui reçoivent des commandes du War Office. A eux incombe, en effet, le soin de nourrir quotidiennement 220,000 hommes et 90,000 chevaux, et le soldat anglais est celui qui, de toute les armées du monde, consomme le plus.

Le résultat est que les abatoirs marchent jour et nuit, que les fabriques de biscuits triplent leur personnel — et leurs prix par la même occasion — qu'un marchand de confitures a reçu dernièrement une commande de cent quarante-quatre mille pots de marmelade d'orange d'un seul coup, et que les docks et entrepôts ne gardent pas plus de quarante-huit heures les chargements de thé, de café, de sucre et de rhum. Tout est enlevé par les commerçants, avant même d'avoir été débarqué.

P. L. M.

LE SOCIETE NATIONALE DE SCULPTURE.

Le prochain tirage aura lieu le 25 mai 1900, au No 175 rue Saint-Jean, Québec.

OUVRAGES D'ART.		
1 Lot	\$15,000	\$15,000
1 Lot	4,000	4,000
1 Lot	2,100	2,000
1 Lot	1,000	1,000
2 Lots	500	1,000
5 Lots	200	1,000
25 Lots	60	1,500
60 Lots	25	1,550
100 Lots	40	4,000
200 Lots	20	4,000
300 Lots	12	3,000
500 Lots	8	4,000

LOTS APPROXIMATIFS.		
100 Lots	\$ 20	\$ 2,000
100 Lots	12	1,000
100 Lots	8	800

LOTS TERMINATIFS.		
996 Lots	\$ 4	\$ 3,969
999 Lots	4	3,929

3,500 \$53,627
Prix des billets, 25c, 50c et \$1.000. En vente partout.

"Un Chapeau DE Paille d'Italie"

Comédie en Cinq Actes de Labiche
Avec le charitable concours des artistes des "Soirees de Familles" et de l'orchestre Sainte-Cécile ;
Madame H.-C. SAINT-PIERRE, MM. J.-J. GOULET, JOS. SAUGIER, GUSTAVE COMTE, RAOUL BARRE et autres.

Au Monument National

..Jeudi, le 24..
Soiree de la Fete de la Reine
Billets en Vente :

- CENTRE—Pharmacie Baridon, angle Sainte-Catherine et Saint-Denis.
- OUEST—Bernier et West, angle Université et Sainte-Catherine.
- EST—Pharmacie Picotte, angle Dufresne et Sainte-Catherine.
- NORD—Pharmacie Prévost, angle Roy et Saint-Denis.
- SUD—Cadioux et Derome, 1608, rue Notre-Dame.
- SAINT-HENRI—J. Charbonneau, 1962 rue Saint-Jacques.

Le dépôt central des Soirées de Famille, la librairie Ville-Marie, étant fermé jeudi prochain, nous avons déposé le plan de la Salle du Monument National à la Pharmacie Baridon.

Prix Populaires :
50, 35 et 25 Sous
Ouvriers, aidez vos Freres

Tapis et Prelarts

Vous qui venez de déménager et qui n'avez pu trouver ailleurs des marchandises à votre satisfaction, allez au

Magasin à un seul Prix de
Leon DAGENAIS
1101, rue Ontario

Vous serez étonnés du bon marché que vous pouvez y trouver. Nos Tapis, Prelarts, Rideaux, Nets à Rideaux, Cretonnes, Mousselines, Pôles, Toiles décorées, Bordures, Franges, Dentelles, Toiles à rideaux et autres articles du genre vous émerveilleront par leur qualité et leur prix modique.

Notre Dernière Grand Vente

a été un SUCCES PHENOMENAL. Nos nombreux clients on eu le BENEFICE de nos importations. Nous n'avons pas de compétiteurs, nos prix font révolution dans le commerce d'Épiceries.

Demain, LUNDI et MARDI, Grande Vente des Articles suivants :

	Valeur	Lundi et Mardi
Thé Japon	30c	15c
Thé moyen	50c	30c
Sucre d'étable, 10,000 livres, a.....		9c
Fleur O'Gilvie.....		2c
Sucre blanc granulé.....		4 1-2c
BIERE SPECIAL, 90c la doz....		65c doz.

T. H. LESAGE,
Coin des Rues de Montigny et Cadioux.

Mme A. BESSETTE,
Modiste d^c Chapeaux, Robes et Manteaux.
Vous trouverez un assortiment complet de Chapeaux variés avec le plus grand soin.
Une Académie de Coupe est attachée à l'établissement
215, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL.

CE QUE NOUS VOULONS

Par une attitude indépendante, dans les questions politiques, par une campagne aussi ardente que convaincante, contre les abus administratifs, les préjugés religieux et les travers sociaux, dont la patrie canadienne — pas plus heureuse en cela que les autres pays — souffre comme la bonne chair sous le microbe qui la ronge, les DÉBATS se sont fait des amis de tous les réformateurs sincères, et des adversaires ou même des ennemis, de toute la crapuleuse catégorie des gens qui vivent aux dépens ou avec l'argent des autres — bref à même la bête humaine.

Nous sommes heureux de le constater. L'heure était arrivée pour un journal indépendant d'allure et d'opinion : le champ était prêt pour la semaille des idées progressives, de ces idées fécondes qui engendrent la réforme morale, politique et sociale.

Les DÉBATS, encore tout jeunes, regardent l'avenir, avec la certitude que leur œuvre aura été utile à l'élément canadien-français, non pas à l'élément dominant, qui comprend les riches, les opulents, les exploités, mais aux classes travaillantes, aux classes laborieuses, dont les sueurs et le sang fécondent le sol, sur lequel nous vivons.

Les plus chaudes sympathies nous ont été témoignées. Pour bien marquer la faveur que nous gagnons de plus en plus, parmi les nôtres, nous pourrions, à l'instar des journaux à réclame, citer l'accueil très amical que nous font généralement les journaux canadiens des États-Unis et du Canada — du moins ceux, qui n'ont pas comme les journaux de Montréal, à craindre notre concurrence, et notre transformation en journal quotidien. Mais les DÉBATS n'ont pas besoin de réclame.

Que les journaux de Montréal aient fait la conspiration du silence contre les DÉBATS, peu nous importe. Quant aux autres, nous les remercions de leur appui. C'est un renfort de plus à nos sûres fondations.

Et nous nous en remettons entièrement au jugement du public sur l'utilité et la valeur de notre publication.

Il est cependant un point sur lequel bon nombre de nos amis ont attiré notre attention. On nous demande une déclaration de principes, une formule, un programme. Des esprits timorés, paraît-il, nous croient engagés dans une œuvre de démolition pure et simple. Nous serions une sorte de communards, de nihilistes, décidés à détruire pour le plaisir de détruire, ou pour tirer des ruines, notre propre fortune.

Pour dissiper cette erreur, pour la satisfaction de nos amis, et pour la confusion de nos ennemis, nous nous expliquerons aussi catégoriquement qu'il est possible.

Ce que nous ne sommes pas. Les DÉBATS ne sont pas bleus. Les DÉBATS ne sont pas rouges.

Les DÉBATS ne sont ni rétrogrades, ni révolutionnaires.

Les DÉBATS, ni pour le sourire, ni pour l'argent, ne veulent brûler de l'encens devant les réputations sociales, littéraires, politiques ou religieuses, surfaites.

Ce que nous sommes. Les DÉBATS sont l'ennemi du parti, du clan, du monopole, de l'exploitation, sous quelque forme qu'elle se présente.

Notre devise, celle qui prime toute autre considération, chez nous, la voici :

Aucun parti ne devrait exister en Canada. L'affiliation à une organisation politique détruit chez la personne, l'initiative, la réflexion et l'opinion individuelles. Elle abatardit l'intelligence, comme la volonté. Le parti est l'ennemi de la liberté. L'électeur et le député sont à la merci des tireurs de ficelles, au haut et au bas de l'échelle.

Si nous attaquons plus souvent le parti au pouvoir, c'est que ses actes sont les seuls tangibles. C'est lui qui administre, c'est lui qui nous doit compte. Le rôle de l'opposition est négatif ; et la bêtise des journaux ministériels est précisément de renmer les cendres du passé pour combattre l'opposition. Les partis sont les mêmes. Au pouvoir, ils font tout le contraire de ce qu'ils ont promis dans l'opposition ; dans l'opposition, ils promettent tout le contraire de ce qu'ils feront une fois au pouvoir. Le pouvoir, c'est le présent ; l'opposition, c'est le futur ; et le futur échappe à la discussion.

Que nos lecteurs se mettent donc dans la tête que les DÉBATS n'ont pas plus de sympathies pour les conservateurs que pour les libéraux. Ce que nous voulons c'est la destruction de l'odieuse machine politique.

Ne serait-ce pas à l'avantage du pauvre, de l'ouvrier, du cultivateur, de l'artisan de quelque métier que ce soit, ne vaudrait-il pas mieux pour eux, de substituer à la machine, ou leurs légitimes revendications sont broyées, anéanties, comme verre, le gouvernement né du vote libre de l'électeur, le gouvernement des meilleurs hommes, n'ayant pour mandat que la charge de veiller au bien de tous. Ce n'est pas là démolir, c'est réformer.

Les DÉBATS sont ennemis du clan et du monopole. Le parti, pour se soutenir, s'appuie sur ces monstrueuses associations de chemins de fer, de mines ; sur les syndicats du pétrole, du sucre et autres objets nécessaires. Ce qui rend la vie si chère, si lourde au travailleur, ce sont ces funestes combines, qui s'emparent des marchés, asservissent le travail, régissent le prix de notre boire et de notre manger. En tuant le parti, le peuple aura tué les trusts.

Pas de monopole, pas d'exploitation, ni au nom du parti, ni au nom des personnalités sociales, ni au nom des personnalités religieuses. Que valent de plus que vous, ces grands de la société, ces dieux de chair et d'os comme vous, qui s'étaient, aux yeux des naïfs, dans tout l'apparat de riches vêtements, ou de réputations bâties par la réclame ? Pourquoi le peuple n'accorderait-il pas son estime qu'à ceux qui servent loyalement et modestement la pauvre humanité !

Regardez derrière tous les dominateurs de ce monde, vous leur verrez un appendice : c'est l'ambition, l'orgueil ou la cupidité !

Les DÉBATS sont pour la liberté de raison, pour la liberté de conscience, pour la liberté du vote, et pour la liberté de l'existence. Respect aux convictions personnelles, mais guerre aux trafiquants de titres, de gloire, et de colifichets sociaux ou religieux.

Qu'on le remarque, il n'y a dans cet exposé de notre plan d'action, aucune trace de socialisme, dont les utopies gâtent l'œuvre et les intentions, ni aucune idée de révolution, puisque nous acceptons nos institutions, sauf à les rendre pures, libres, et correspondantes à notre situation, selon le progrès du temps.

Nous ne portons aucun défi à l'Angleterre, nous ne poussons pas à la révolte, nous combattons seulement la politique, qui, d'une nation aspirant à la liberté, à l'autonomie, veut faire une parcelle du tout impérial, et cherche à empêcher notre évolution naturelle, par les ficelles dorées des honneurs et des dignités offertes à nos chefs.

Pas de parti, il n'y aurait pas d'impérialisme ; pas de parti, il n'y aurait pas d'exploitation, ni d'aventures, comme notre folle équipée du Transvaal. Aucun gouvernement n'est parfait ; les hommes sont les hommes. Aussi longtemps que l'instruction obligatoire, pour laquelle les DÉBATS sont cour et âme, n'aura pas éclairé assez les masses pour leur permettre de trier, d'une manière absolue, le bon grain de l'ivraie, nous serons exposés aux défaillances et aux errements des gouvernements.

Mais où nous en sommes, nous pouvons améliorer notre condition, rendre meilleure l'existence des classes, qui teignent et qui gagnent leur pain, en leur donnant un prépondérant. L'intelligence populaire est assez développée pour que le peuple profite des armes que lui fournit le suffrage. Il est capable sans le secours des avocats et des politiciens, de se choisir ses mandataires (1).

Donc, guerre au parti, au clan, au monopole, aux factions sociales. C'est la délivrance du peuple que nous voulons.

CARON.

Vous qui jouissez, n'oubliez pas que d'autres souffrent !

AUCUNE ERREUR.— Cherchez un remède qui fait du bien immédiatement, qui guérit sûrement et qui coûte très peu ; vous ne trouverez que le BAUME RHUMAL.

TEMPS DE MER

Le *Montreal Street Railway Co.*, se paye toutes les fantaisies imaginables, même les plus folles.

Pourquoi se gênerait-elle ? N'est-elle pas riche, scandaleusement riche ? Dans notre démocratique pays tout n'est-il pas permis aux favoris de Dame Fortune, à ceux qui ont, comme on dit vulgairement, "le sac" ?

Par un raffinement très explicable, c'est aux dépens du pauvre citoyen de Montréal que la ploutocratique compagnie s'amuse et se procure la satisfaction de ses extravagants caprices.

Encore une fois, elle aurait grandement tort de se priver de ce plaisir, de se refuser cette douce satisfaction.

Pourquoi, en effet, ménager cet imbécile de public montréalais ?

Pourquoi avoir des égards pour ces nigauds de voyageurs ?

Depuis la première heure de son existence, cette superbe institution n'a cessé de traiter le citoyen, son client, comme s'il était sa bête de somme, son souffredouleur, sa tête de turc.

Plus elle s'ingéniait à le mal servir, plus elle lui rendait désagréable l'usage de ses véhicules, plus elle inventait des tracasseries nouvelles, plus aussi ce brave public montréalais s'obstinait à l'enrichir, à la gorger d'argent.

Nous assistons au spectacle le plus incroyable, le plus fantastique qui se puisse imaginer. Voici une compagnie qui fait tout au monde pour embêter, chasser sa clientèle, et celle-ci s'acharne à vouloir la favoriser, à la faire prospérer.

Il est indéniable que si, au lieu de devenir la plus riche, la plus florissante institution du genre, en Amérique, (comme elle en est aussi la plus atrocement organisée) la fameuse compagnie était tombée en faillite, avait mal réussi, il n'y aurait eu qu'un cri.

— Est-ce étonnant ? Elle faisait tout et même plus que ce qu'il fallait pour arriver à pareil résultat ! Cela devait arriver, c'était absolument inévitable !

Voilà ce que tout Montréal et l'étranger, ayant fréquenté notre ville, aurait dit et il ne serait entré dans la pensée de personne de chercher ailleurs une cause à la débacle.

Ce résultat miraculeux était évidemment pour encourager les entreprises les plus étourdissantes de la *Street Railway*.

Hé bien ! Elle en profite.

Obligée de renoncer à dégoûter les citoyens, de l'emploi de ses chars, par les moyens, dont on se plaint un peu partout, mais assez timidement, elle vient de s'imaginer de leur donner le mal de mer avec le vague espoir de les écœurer.

Le mal de mer ! Vous vous riez ! Jacques Lamise ne badine pas, c'est comme il vous le dit.

Au moyen de quelque combinaison, ingénieuse autant que drôle, la *Street Railway* est arrivée à nous présenter un char, si confortablement suspendu, qu'il donne l'illusion la plus complète d'un délicieux petit temps de tangage, par un gros coup de mer.

Jusqu'ici, le tangage a manqué de produire ses effets ordinaires et naturels sur l'Océan.

Cela viendra peut-être !

Si toutefois par le plus épouvantable des malheurs, cela n'arrivait pas, la chère compagnie n'est pas embarrassée pour si peu de chose, elle trouvera, soyez tranquilles, le moyen d'y faire ajouter un petit mouvement de roulis dans les grands prix.

Si tangage et roulis restent impuissants à provoquer le mal érange autant que malpropre, on fournira, quelque part, sous les banquettes, un récipient plein de goudron et il faudra bien alors que les voyageurs cèdent, qu'ils v..... ou bien le "conducteur aura des ordres stricts" de les expulser (*eject*) absolument comme de vulgaires cracheurs.

Si vous désirez vous payer un temps de tangage bien réussi, lecteurs mes amis, prenez la voiture No 112 fermée et remontez, avec elle, la rue Amherst, depuis la rue Craig jusqu'à la rue Ontario.

Vous serez servis à souhait et en direz des nouvelles à votre ami, Jacques.

JACQUES LAMISE.

GASCONNADES AMERICAINES

Autrefois, il n'y a pas bien longtemps, Gascons et Marseillais se disputaient la palme de l'exaltationnisme et nul ne songeait à entrer en lice contre eux.

Tantôt la victoire restait à la Cannebière, tantôt elle passait à la Garonne, mais il n'y avait bonne blague, vantardise réussie en dehors de la gasconnade ou de la marseillade.

En cette fin de siècle agonisant, tout le monde s'en mêle et le nouveau monde, plus spécialement, paraît vouloir rivaliser avec les méridionaux de la vieille France.

Un échantillon, assez bien réussi, ramassé au hasard prouvera surabondamment cet axiome.

L'amiral Dewey, le héros de Cavite fêté à Chicago ni plus ni moins qu'un demi-dieu qui aurait sauvé la patrie des plus terribles désastres et victorieusement repoussé un envahisseur formidable, a débité au banquet traditionnel, entre la poire et le fromage, la gigantesque gasconnade suivante : "Alliés, les États-Unis et l'Angleterre peuvent battre le monde entier."

Quand on est consacré héros de Cavite pour avoir eu la gloire incomparable d'incendier les vieux sabots de la Reine Régente d'Espagne et s'être ensuite isolé très tranquillement, loin du danger, en fumant des cigares exquis de la Havane et savourant, dans une bête oisiveté, le délicieux nectar de l'adulation versé à grandes rasades par un journalisme affolé et délirant, il est évidemment permis de se lancer dans l'hyperbole.

Encore, faudrait-il choisir intelligemment son heure pour servir de pareilles bourdes au monde.

Il n'est guère douteux que le dernier des petits-fils de John Bull, aussi bien que l'arrière-petit-neveu de l'Oncle Sam, n'applaudissent à tout craquer à cette tirade tintamarresque que l'on dirait empruntée à quelque scène du rôle du Capitaine Fracasse, mais il y a dans le reste du monde des hommes sérieux et ces hommes ne s'emballeront pas, ils réfléchiront.

Dès le premier instant, ils songeront à ces Philippines contre lesquels l'Oncle Sam lutte, depuis deux ans, sans pouvoir les réduire.

Comment ? Ces vantards parlent de battre les colossales et superbes armées de l'Allemagne, de la France, de la Russie et ils ne peuvent venir à bout d'une poignée de Tagalos en majeure partie armés d'arcs et de flèches !

C'est de la démente, de la pure folie !

Et leur allié, à ces Marseillais du Nouveau-Monde, qu'est-il donc ?

Lui aussi avait confié la conduite de son armée à un autre Gascon de bonne race qui s'imaginait aller au Transvaal enfoncer des portes ouvertes, faire une petite promenade d'agrément jusqu'à Pretoria, où, bien préparé par ce salutaire exercice, il aurait mangé de bon appétit son oie de Noël !

Noël est loin, et le vantard est non moins loin de Pretoria.

Albion, l'allié de Sam, lance dix hommes pour attaquer un soldat improvisé, elle met en batterie six canons pour réduire au silence un de ces engins, serré par les Boers. Malgré cette supériorité numérique écrasante, chacune des mesquines victoires, dont elle se vante et se réjouit, équivaut presque à une défaite. Et ce duo de tristes sires, cette paire de Capitaines Fracasses, qui parle de battre le monde entier ! Il y a de quoi crever de rire !

Vraiment, cela dépasse les bornes de la permission, cela éclipse tout ce qui a été inventé en fait de gasconnades abracadabrantes, fanfaronnes et invraisemblables.

Il est indubitablement plus d'un hôte de l'Asile de la Longue-Pointe assez intelligent pour ne pas se rendre coupable d'une aussi burlesque marseillade.

Stanislas Prud'homme.

O bon peuple, sois grand, il en est temps encore !

ADRESSEZ-MOI CE COUPON

Avec 60 cts en timbres-poste et en retour je vous enverrai une préparation qui activera la pousse de vos cheveux, les empêchera de tomber, les rendra à leur couleur naturelle, détruira les pellicules et les dérangements.

Nom et adresse

Pharmacie Saint-Denis, J-H Levesque, Pharmacien, 119, rue Saint-Denis, Montreal, Que.

Une remise de 20% sera faite aux acheteurs de Hull et d'Ottawa.

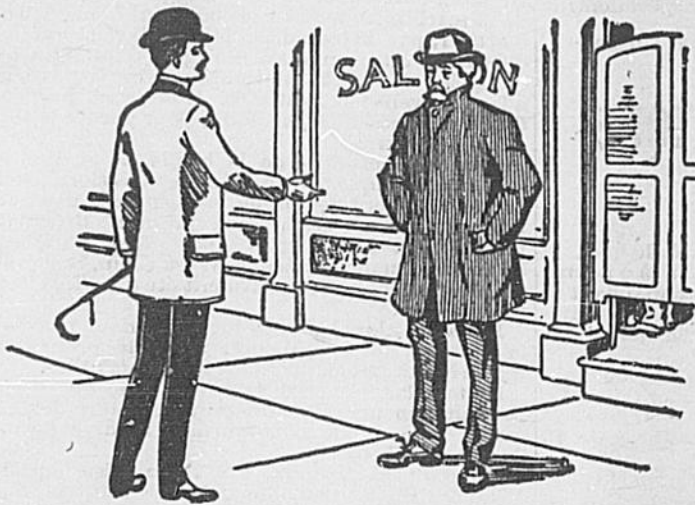
J.-A. DELISLE Magasin Canadien de Merceries

La plupart de nos nouvelles importations sont arrivées et nous sommes en état de satisfaire les plus sévères exigences. La grande variété de nos articles de mercerie n'est égalée que par leur bas prix.

En dehors de ces importations, notre magasin a un stock considérable de jobs que nous sacrifions pour nous en débarrasser et qui feront, cependant, l'affaire de plus d'un. Parmi ces jobs se trouvent, entre autres choses, des chemises négligées (zéphir) avec plastron en soie ; chemises en batiste française ; chemises en flanelle opéra, de couleurs, garanties ; ligne spéciale de sous-vêtements légers pour l'été. Les prix sont impitoyablement coupés en deux.

Nous faisons une spécialité..... spéciale de cravates à la mode. Mais c'est surtout sur notre job de sous-vêtements que nous tenons à attirer l'attention de nos clients et de ceux qui ne le sont pas encore. Ces sous-vêtements sont à 20 c., 35 c., 50 c., et 75 c. et valent le double. VENEZ NOUS VOIR

J.-A. Delisle, 1545, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL.



SI votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de suite de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante d'une ancienne victime :

Station de l'Intercolonial, Mars 4 1900. THE DIXON CURE CO. MESSIEURS.—J'ai reçu votre lettre du 1er courant, et j'ai beaucoup de plaisir à vous informer que votre traitement a été dans mon cas un succès complet, et je n'ai pas besoin de vous dire tout le profit et le plaisir que je retire d'avoir été guéri, de ce qui, pour moi, était un cas désespéré. Je n'ai pas goûté à la boisson depuis le premier jour où j'ai commencé votre traitement en Décembre 1898. Permettez-moi de profiter de cette occasion pour vous remercier encore une fois pour la nouvelle vie de prospérité et de contentement dont je jouis maintenant grâce à votre remède.—Je serai heureux en tout temps de louer votre traitement à tous ceux qui voudraient s'adresser à moi comme référence, si vous le désirez, car je considère votre remède comme la plus grande bénédiction que ait jamais été accordée à l'humanité.

Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?

Pour plus amples informations s'adresser à J. B. LALIME, GRANT DIXON CURE CO., 512, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL. Toute communication est strictement confidentielle.

Ou au Dr MACKAY, BELMONT RETREAT, QUEBEC.

A ceux qui veulent aller à Paris en 1900

Nous tenons à faire connaître aux gens qui désirent aller à Paris, les avantages qu'il y a à prendre, avant leur départ, une Police d'Assurance dans "L'INTERNATIONAL REGISTRY CO."

Cette assurance procure à ses assurés un prompt secours médical dans le cas d'accidents ou de maladies, soins, attention, et une indemnité immédiate, avertit les parents et les amis du lieu où ils se trouvent s'ils sont incapables de parler ou de se mouvoir, leur procure l'argent nécessaire pour revenir d'un voyage, si ils sont victimes de voleurs ou de pertes d'argent.

\$1.00 par année pour \$500.00 dans le cas de mort par accident de bicyclettes, de voitures, de chars électriques et à vapeur, et une indemnité de \$5.00 par semaine durant 5 semaines quand l'assuré ne peut travailler par suite de tels accidents ou de maladies telles que le typhus, les fièvres scarlatines, la peste ; ou \$2.50 par semaine durant 5 semaines dans le cas de maladies, telles que les fièvres typhoïdes, la diphtérie et \$50.00 si la mort résulte d'un incendie dans un hôtel ou un théâtre.

\$2.00 par année pour \$1000.00 dans le cas de mort, tel que dit ci-dessus et \$5.00 par semaine durant 10 semaines quand les assurés ne peuvent travailler par suite de tels accidents ou de telles maladies ; ou \$2.50 par semaine durant 10 semaines quand les assurés souffrent de la diphtérie ou des fièvres typhoïdes, et \$100.00 en cas de mort par suite d'incendie dans un hôtel ou un théâtre.

\$3.00 par année pour \$1500 en cas de mort tel que dit ci-dessus et \$5.00 par semaine durant 15 semaines dans le cas de tels accidents ou de maladies ; ou \$2.50 par semaine durant 15 semaines dans le cas de maladies telles que les fièvres typhoïdes, la diphtérie, et \$150.00 si la mort résulte d'accident arrivé à la suite de l'incendie d'un hôtel ou d'un théâtre.

\$5.00 par année pour \$2500.00 dans le cas de mort tel que dit ci-dessus et \$15 par semaine durant 15 semaines dans le cas de tels accidents ou de maladies.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser personnellement ou par lettre à

INTERNATIONAL REGISTRY CO.

J. A. LEBEUF, Gerant.

97, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

ON DEMANDE DE BONS AGENTS.

CLINIQUE NATIONALE

Maladies des Yeux, des Oreilles, du Nez de la Gorge et du Larynx 492, RUE AMHERST, MONTREAL

CONSULTATIONS de 9 à 11 a.m., et de 7 à 8 le soir. Pour tout autre renseignement, s'adresser au Directeur, 492, RUE AMHERST, MONTREAL. TELEPHONE BELL, Ext 829

H. REYNAUD 1528, rue Sainte-Catherine,

LE RENDEZ-VOUS DES GAIS LURONS

Spécialement de la maison : le meilleur vin canadien en ville Un verre d'une chopine pour 5 sous, 40 sous le gallon.

Liqueurs de choix ; cigares importés et domestiques.

N. Leveillé Marchand Tailleur

138 1/2, RUE SAINT-LAURENT

Nouveaux Tweeds Ecossais, nouveaux Cheviots, nouveaux patrons, nouveaux styles.

TOUJOURS LA COUPE LA PLUS ELEGANTE

TOUJOURS LES PLUS BAS PRIX

A. GAUTHIER

Marchand-Tailleur

Donne avis à ses clients et au public en général qu'il est déménagé au 1362, Rue Sainte-CATHERINE (Angle de la rue Panet)

THEATRE DES VARIETES

CARRE CHABOLLEZ

TOUS LES DIMANCHES

Aujourd'hui, le 20 mai

LE FORGERON DE CHATEAUDUN

Dimanche prochain, le 27 mai,

MONTE CHRISTO

PRIX POPULAIRE, 10, 20, 25c. Matinées 10c.

PARC SOHMER

Magnifique programme aujourd'hui a 3 heures et 8 hrs P. M.

ADMISSION 10 Cts

Les petits enfants n'ont plus faim, mais l'ignorance les guette !

CHEZ "CONCORDIA"

Les jours, les semaines, les mois se suivent avec une monotonie désespérante. Toujours des dénonciations, toujours des enquêtes, toujours des séances de nuit qui, jetant la perturbation dans le sein des familles des reporters, seront responsables de bien des misères morales et physiques.

Les évènements en courent à une grave responsabilité. Après tout, ce déluge de séances nocturnes ne déplaît peut-être pas à quelques uns de nos édiles heureux ainsi d'échapper à l'uniformité de la vie de famille. Pour être conseiller municipal sans peur et sans reproche on n'en est pas moins homme.

Donc nous avions l'enquête Saint-George, — sans compter les causes Lacroix et Tessier passées de l'autre côté de la statue de Neptune, — nous allons avoir de plus l'enquête Dubois.

On sait que ce sous-chef de la brigade du feu est accusé d'avoir fait donner par le pompier Naud une somme de \$50 à un entremetteur, en vue de lui assurer une augmentation de salaire.

Que sortira-t-il de cette nouvelle enquête? Si les faits avancés par le pompier Naud sont vrais, il devra en sortir le renvoi de deux pompiers de la brigade. Le sous-chef pour avoir fait verser les \$50, et le pompier pour les avoir versés. Le tentateur est plus coupable que le tenté.

A la police le remuement continue; les démissions pleuvent dru; les éliminations suivront pour le plus grand bien de la sécurité publique. L'opinion publique est favorable à cette épuratoire, et restera favorable, si toutefois cette réforme est exécutée avec équité et sans être rendue trop cruelle pour des serviteurs auxquels on n'a qu'à reprocher le nombre d'années qu'ils ont consacrées au service de la ville.

Quant à l'enquête Saint-George, elle se déroule lentement sans donner aux contribuables la véritable clef de cette affaire extraordinaire.

Attendons, nous ne sommes qu'au début de la comédie. Les actes à venir seront peut-être plus explicatifs.

Pourquoi par exemple, ne pas porter au programme de l'enquête du comité des chemins la question de savoir s'il y a des employés du département des chemins et aussi la question importante de savoir comment et par qui ces travailleurs auraient été payés?

L'attention de l'échevin Laporte est spécialement attirée sur ces questions.

JEAN MIGEON

LA SEMAINE POLITIQUE

UN VOTE

Après une séance ininterrompue de 15 heures, le parlement s'est prononcé, vendredi matin, à 5 heures a.m., sur la motion du député Burden, demandant la réouverture de l'enquête, devant le comité des privilèges et élections, à propos des fraudes électorales de Huron-Ouest et Brockville, Ontario.

Comme on s'y attendait, la majorité a décidé qu'il n'y aurait pas de nouvelle enquête parlementaire. Le vote s'est divisé, sur la motion Borden, en 86 ministériels et 43 opposit'onnistes, soit une majorité de 43 pour le gouvernement.

Mais, la preuve *prima facie* soumise au parlement par l'opposition était trop forte pour permettre au gouvernement de refuser l'enquête, purement et simplement. Jamais, depuis l'affaire de la trappe de Sainte-Anne, scandale pareil n'avait été dévoilé.

Aussi le gouvernement, pour ne pas ôter toute possibilité de contenance à ses partisans, lorsqu'ils auront à solliciter les suffrages de leurs électeurs, a promis de nommer une commission royale, composée de juges. Cette commission pourra connaître la manière d'opérer, chez les "machinistes" d'Ontario.

Quant cette commission siégera-t-elle, personne ne le sait. Ce sera à Québec ou à la Trinité.

N'importe, les apparences sont sauvées.

LE CYNISME TORY

Soyons francs. Si de cette scandaleuse affaire parlementaire, relative aux fraudes monstrueuses de ses amis d'Ontario, le parti libéral ne s'est guère tiré avec honneur, et si, par la force brutale du nombre, empêché toute la vérité de se faire jour, ses adversaires, les torys, ont encore moins gagné, dans l'opinion.

Prêcher la morale politique, l'honnêteté dans la conduite des élections... Il n'appartient pas plus aux conservateurs qu'aux cambrioleurs de donner des leçons de vertu. Des gens qui ont à leur charge le scandale du Pacifique, l'affaire des Tanneries, et, plus récemment, les tripotages Langevin-Connelly et McGreevy, ne peuvent bénéficier, devant l'électorat, de la réputation que peut inspirer le crime de leurs adversaires.

Les chefs torys, dans les incidents du dernier scandale, nous représentent passablement les délateurs, les informers ou les "crown witness" qui, pour couvrir leurs propres turpitudes, découvrent, chez d'autres, les machinations criminelles qu'ils ont pratiquées eux-mêmes.

En la dernière circonstance, les libéraux, au moins, peuvent se dire qu'aucun de leurs chefs n'a été compromis par les révélations des voleurs d'élections, pendant que, dans les scandales conservateurs, l'origine des crimes politiques a bel et bien été retracée, comme remontant à la tête du parti.

Voilà la différence. Elle est en faveur des libéraux. Les scandales de Huron-Ouest et de Brockville ne modifieront pas le verdict que le peuple rendra bientôt dans les élections générales, très prochaines, comme vient de l'annoncer sir Wilfrid Laurier.

GARE A L'IMPERIALISME

Lundi dernier, au parlement de Londres, Joe Chamberlain, le secrétaire impérial pour les colonies, a déclaré dit le plus jingo parmi les jingos d'Albion, Chamberlain, l'ambitieux sans entrailles, qui au nom de la civilisation — par l'Angleterre, bien entendu — a déchainé les furies de la guerre contre deux vaillants petits peuples, dont l'un est le crime est d'aimer leur pays, s'est clairement exprimé sur les intentions de la politique anglaise à l'égard des colonies.

Plus de doute maintenant sur le sort réservé aux nations qui se sont fiées à la bonne foi britannique.

La bonne foi britannique, c'est aujourd'hui la foi punique, la foi carthaginoise.

Le sang versé, les manifestes chauvins des grands journaux des colonies, les courbettes de nos hommes publics, à genoux devant l'ogre britannique, jamais repu, pas plus d'ale et de porter que de chair humaine, n'ont pas compté dans la balance de nos destinées. Nous sommes sujets, et nous resterons sujets, s'il n'en tient qu'à Chamberlain. C'est l'arrêt qu'il a prononcé.

Lord Salisbury, devant une assemblée de la Ligue de la Primevère, (la Primrose League), anathématisa, par une sorte de prononciation ministérielle, le parti du home rule en Irlande, qui demande, depuis plus d'un siècle, sa liberté de gouvernement; Chamberlain, lui, veut briser toute velléité d'indépendance, de liberté, chez les colons.

Les Australiens, sur le chemin de la fédération coloniale, avaient stipulé dans leur pacte d'union que leurs tribunaux auraient juridiction finale, c. a. d. excluant l'appel au Conseil privé d'Angleterre.

C'était une sage disposition. Nous du Canada, nous savons à quoi nous en tenir sur le compte de cette servitude judiciaire, à laquelle le lien britannique nous astreint. Nos avocats peuvent nous dire que plaider une cause canadienne devant ces juges à perçure poudrée, dont l'ignorance de nos lois est égale à la présomption et à l'outrecuidance, ne vaut pas plus comme garantie de justice, que le coup de dé jeté à la loterie. Et cependant les Australiens voient le monstre impérial se dresser devant eux, pour barrer la route à leur émancipation. Du coup, Chamberlain détruit ce qu'ils ont bâti avec tant de peine. L'autonomie judiciaire leur est refusée; le vaste édifice national qu'ils allaient ériger par l'union de toutes les colonies antipodéennes tombe en pièces.

Et tout cela parce que M. Chamberlain va créer une cour impériale, où siègeront: un canadien, un

Australien, un Sud-africain, un Hindou, et une dizaine de lords anglais.

Le principe de M. Chamberlain, c'est que la souveraineté perdrait 23 ses attributs, si les colonies cessaient d'être justiciables de l'Angleterre.

Voilà une première cuvée d'impérialisme versée, comme une mauvaise lessive, non seulement sur la tête des Australiens, mais par réajustement sur toutes les colonies soucieuses de leur avenir.

Après ce début chamberlanesque, que ne doit-on pas craindre pour les privilèges et le simulacre de liberté que nous accorde l'acte de l'Amérique Briannique du Nord?

Puisque le gouvernement anglais, malgré les sacrifices accomplis, et les expressions de loyauté sans réserve faites par les colonies australiennes, met entrave à leurs projets de *self-government*, que ne tentera-t-il pas, s'il sort triomphant de la guerre, pour absorber toutes les parties de l'empire et les fondre dans un grand tout, qu'il pourra pressurer et saigner, selon le besoin et la cupidité de John Bull!

Quelle cruelle ironie pour nos ministres aplatis, pour tous les "British to the core," du parti ministériel et de l'opposition!

LE PARTI ET LE SCANDALE

Toujours devant les yeux, la fin de la session s'éloigne comme l'oasis aperçu par effet de mirage.

On comptait sans les incidents. Et le Parlement a consacré toutes les meilleures heures de la semaine à la question des fraudes électorales des comtés de Brockville et Huron-ouest.

Voilà deux comtés qui resteront fameux dans l'histoire, parce qu'ils ont été le théâtre des exploits de la plus cynique bande d'escrecs politiques que la terre ait jamais portés.

La province d'Ontario, où fleurit la *race supérieure* — la race anglo-saxonne s. v. p. — est devenue, depuis trois ou quatre ans, une sorte de Babylone politique, où tout peut s'acheter à prix d'argent, conscience, honneur, position, etc. Jamais corruption semblable n'a été dévoilée devant les tribunaux. Des 94 élections provinciales tenues en mars 1898, chez nos voisins de la "race supérieure," 70 ont été contestées. Les juges, en entendant le récit des achats de votes, des manipulations de bulletins, etc., ont poussé un cri d'indignation contre la perversion de mœurs qui règne par là.

Vains appels, vaines remontrances.

Au lieu de décourager la fraude, le vol des élections et le scandale, le pouvoir a protégé les opérateurs. Preston, l'inventeur de la "hugging machine," soit de la machine à falsifier les bulletins dans l'urne, et à attirer, par la cupidité, le bétail électoral, a reçu d'Ottawa une commission d'agent d'immigration en Hongrie. Pritchett, un complice, s'est esquivé, grâce à la connivence de l'autorité. Il recevait jusqu'à ces derniers jours \$100 par mois, pour garder le silence. Ainsi ces autres.

Mais les opérations de la bande ne se limiteront pas à la politique provinciale. Des élections fédérales partielles eurent lieu, et les bandits de la machine s'y jetèrent, comme des bêtes dévorantes. Brockville et Huron-ouest furent enlevés par les mêmes gens, par les mêmes manœuvres que West Elgin, South Ontario, et d'autres comtés, l'avaient été dans les élections provinciales.

Le parti alors battu n'eut cependant pas d'abord la chance de se procurer assez de preuves pour recourir aux tribunaux, dans les délais utiles.

Restait la ressource parlementaire, qui, si elle ne pouvait amener l'invalidation des élus, devait du moins avoir pour conséquence, la divulgation de l'œuvre ténébreuse.

L'opposition fédérale, par l'entremise du député d'Halifax, M. Borden, demanda une enquête, durant la session de l'an dernier. Le gouvernement se déclara prêt à faire la lumière.

Mais les amis de la machine eurent peur. Ils agirent vite auprès des chefs de leur parti. Par une procédure dilatoire, par des subtilités parlementaires, l'investigation traîna, et la question fut renvoyée à la présente session.

Lundi, le député Borden, était muni d'affidavits du fameux Pritchett lui-même. Ce Pritchett est le magicien de la bande. C'est lui qui apprenait aux "officiers-rapporteurs" les tours de main à exécuter, pour changer, sans que les représentants s'en aperçussent, les bulletins déposés. Or il arrive que Pritchett, qui n'est plus soutenu par l'argent de la clique, et espère sans doute trouver une compensation dans le parti opposé, se déboutonne à nu, et dévoile tous les mystères, toutes les scandaleuses machinations, toutes les turpitudes, employées par lui et ses copains, pour tourner les défaites de son parti en victoires et en triomphes.

M. Borden, muni de ces armes, a demandé la réouverture de l'enquête. Mais l'esprit de parti, mais l'alliance, du haut jusqu'en bas de l'échelle, la solidarité entre tous les membres, canailles ou honnêtes, comme on l'est en politique, ont été plus forts que la justice, que l'honneur, que la conscience. Le gouvernement refuse l'enquête.

Eh bien, les DEBATS n'ont-ils pas cent fois raison de faire la guerre au parti? Ici le déni de justice fait non seulement tâche d'encre sur notre réputation, mais donne lieu à une discussion de quatre ou cinq jours, interrompant le travail sessionnel, et coûtant une somme considérable au peuple.

Que le peuple en tienne compte!

FRANCOPHOBIE

L'autre jour, siégeait le comité de l'agriculture. Le surintendant de l'immigration, un certain Pedley, a demandé ou plutôt suggéré la suppression du crédit de \$6,000 affecté à l'immigration française.

Ce doit être un joli pistolet que ce M. Pedley, qui par haine nationale préfère les Doukhobors à nos frères de France.

LES SHAVERS S'EN MOQUENT

Si le Sénat et le jeune inamovible Dandurand, qui en est l'un des plus beaux ornements, croient avoir vaincu nos "shylocks", nos "shavers" pour parler en canadien, ils sont naïfs, ces cristallisés de la chambre haute.

D'après le bill, amendé lundi dernier, les "shavers" ou prêteurs à la petite semaine n'auront plus droit qu'à un intérêt de 12 p. c. Mais qui empêchera ces sangsues de se procurer des intermédiaires, capables de figurer en cour, disposés à prêter tous les serments possibles et impossibles? L'opération pour eux reste toute simple. Le "shaver" pourra prêter à 100 p. c., s'il le veut; et il n'aura qu'à transporter son billet avant échéance. Le tiers, ou l'acquéreur, sera toujours de bonne foi, n'en doutez pas. Et la victime ne pourra se défendre contre l'acquéreur de la note.

Les "shavers", et les vendeurs de whiskey, le dimanche, ou sans licence, ont trop de cordes à leur arc, pour être pris par les ramollis du Sénat, comme le Journal à M. Tarte, à l'époque du Drummond désignait nos augustes inamovibles.

CARON.

Un discours de M. Brodrick

M. Brodrick, parlant l'autre soir à Portsmouth, a dit que l'Angleterre, mettant à profit les leçons de la guerre actuelle, sera capable dans cinq ans d'entreprendre et de mener à fin la mobilisation et le ravitaillement d'une armée double de celle qui est actuellement dans l'Afrique du Sud.

L'Angleterre, a-t-il ajouté, sortira du conflit actuel plus forte que jamais. Elle se montrera magnanime envers ses ennemis; mais si la magnanimité ne donne pas les résultats qu'on en attend, il faudra avoir recours à des mesures de rigueur.

M. Brodrick pense que la guerre sud-africaine tendra à la consolidation de la paix européenne, car elle a prouvé que des troupes, se tenant sur la défensive et armées d'engins modernes, peuvent résister longtemps à des adversaires beaucoup plus nombreux et leur infliger des pertes écrasantes. Les puissances les plus agressives réfléchiront à deux fois avant de se lancer dans toutes les difficultés d'une guerre.

Le Times commentant ce passage, dit que, si telle est l'idée générale dans les cercles ministériels, le réveil sera terrible pour ceux qui partagent l'opinion de M. Brodrick.

P. L. M.

LETTRE DE FEMME

A Propos de Gants.

Quelle différence y a-t-il entre des sauvages qui se frottent le nez quand ils s'abordent et des civilisés, comme nous, qui se serrent la main quand ils se rencontrent?

Aucune, à mon avis, si les mains qui se touchent sont aussi nues que les nez qui se frottent.

Il me répugne autant de serrer la main non gantée d'une personne qui n'est pas de mon intimité, qu'il me répugnerait de froter mon appendice nasal contre celui d'une de mes contemporaines.

J'ai quelque peu voyagé, et n'ai constaté la stupide excuse de: "S'excuse my glove" que sur ce continent et dans des mondes dont le raffinement n'était pas arrivé à maturité.

A quoi servirait le gant si ce n'est justement à protéger la main contre tout contact impur ou malpropre?

Loin d'ôter son gant pour serrer la main, même d'une amie, il faudrait le mettre par politesse.

"S'excuse my glove" a dû naître dans un pays où le gant était un outil de travail qu'on ne pouvait décemment offrir à la main qui se tendait vers vous.

J'ai horreur de ce rapprochement des épidermes qui se sont frottés à un tas de choses insouffertes; j'ai le dégoût de ces contacts secs, humides, chauds, froids; de ces étreintes molles ou brutales qui pendant quelques secondes vous lient à des êtres qu'on méprise ou qu'on ne toucherait qu'avec des pincettes si on connaissait les dessous de leur existence.

Avec des gants passés, encore! Ce n'est qu'un morceau de peau de chevreau ou de chien qui se souille, quand souille le peut y avoir.

Même avec les amis, les parents, le gant n'est pas gênant, n'est pas éloignant; alors pourquoi ne pas le garder?

J'ai connu des gens qui auraient cru manquer à une femme en lui présentant la main dégantée; et des femmes qui croyaient avoir largement acquitté de érieux services rendus en serrant, dans leur main non gantée, celle de l'ami qui les avait obligées.

C'étaient des Latins et non des Saxons; car c'est des Saxons que nous avons contracté cette habitude du "shake-hands" que nos ancêtres ignoraient presque, réservant les serremments de mains à leurs amis les plus intimes.

Quel étonnement aurait éprouvé un de nos anciens à la vue des jeunes qui se donnent la main à la hauteur des épaules ou qui secouent les bras des jeunes fille avec des mouvements de pompe.

Et nos bonnes grand-mères, que diraient-elles en voyant le spectacle grotesque qu'offrent ces cavaliers tenant leurs danseuses en appuyant sur leur taille une main non gantée mais garnie d'un foulard: juste protecteur de la fragile fraîcheur de la toilette de la jeune fille?

Ce foulard, tampon destiné à protéger la robe de la danseuse contre toute tache de sueur — il faut avoir le courage de l'écrire — est tout simplement écœurant.

Et l'autre main, qui est en contact avec la menotte de la danseuse? Elle n'a pas de foulard et pourtant elle est dans le même état que l'autre!

A moins de sauter en famille, j'ai toujours préféré me priver de danser qu'accepter pour cavalier un monsieur "foulardé."

On ne danse pas, on ne devrait pas danser sans gants; c'est inconvenant et malsain. Je n'admets pas qu'une jeune fille, quelque peu délicate, puisse, dans une soirée, mettre ses mains en contact avec celles d'une demi-douzaine de messieurs plus ou moins sudorifères.

Le gant est plus qu'une élégance, c'est un article de toilette médicale, c'est un préservatif contre tous les microbes avec lesquels les formes de la politesse nous forcent à entrer en contact. C'est presque une barrière mise entre nous et les importuns, les gêneurs et tous les gens que, pour une cause ou pour une autre, on veut tenir à distance.

Gardons nos gants; et gardons-les surtout pour danser, que ces messieurs en mettent ou n'en mettent pas.

LUCETTE.

SCIE DE BOIS ET SCIE DE PAPIER

Deux des grands journaux de notre ville sont, depuis quelques temps, tout ce qu'il y a de plus grotesquement amusant, comme organes de publicité.

Dans l'un: *La Patrie*, on semble ne pouvoir imprinter le titre du *Journal*, sans que les presses éclatent et causent mort d'hommes.

Dans le second: *Le Journal*, un des rédacteurs paraît ne pouvoir écrire le titre de *La Patrie*, sans être soudainement pris de quelque mal aussi aigu qu'étrange et terrible.

Comme ces deux officines à publicité et réclame vivent comme chien et chat et sont par conséquent fréquemment obligées de faire allusion l'une à l'autre la chose devient du plus haut comique.

La première ne désigne son adversaire que par les périphrases: *l'édition française de "Star"*, *l'organe français de M. Graham*, et autres circonlocutions de même force.

L. J. RIVET,

418, rue Rachel,
MONTREAL.
Telephone, Est 1685.

Exposition Universelle de Paris

Voyage particulier

DONNANT DROIT AUX AVANTAGES SUIVANTS:

1° A un séjour de deux jours à Londres.

2° A un séjour de six jours à Paris.

3° Au transport en voiture, de la gare à l'hôtel et vice versa.

NOTA.—Pour les repas, il demeure entendu que les voyageurs peuvent les prendre, soit à l'hôtel, soit dans un grand nombre de restaurants dont la liste leur sera remise, et dans lesquels ils donneront un coupon spécial qui leur sera remis à Paris.

LES VOYAGEURS AURONT DROIT DE PRENDRE UN REPAS PAR JOUR A L'INTERIEUR de l'Exposition, dans les établissements qui leur seront désignés.

4° A six entrées à l'Exposition.

5° A une visite générale de Paris, en voiture, avec guide.

6° Aux soins gratuits des guides, courriers et interprètes qui se tiendront aux gares, aux hôtels et dans l'intérieur de l'Exposition.

Le séjour en Europe pourra être prolongé à volonté, aux frais et dépens du voyageur, mais, afin d'assurer le retour, il sera bon de retenir sa place, soit avant le départ, soit en arrivant à Liverpool, auprès du représentant de la Compagnie Dominion à bord du Steamer.

Les départs auront lieu de Montréal à 9 hrs a.m., les 2, 16, 23 juin. Les 7, 21, 28 juillet. Le 11 et le 25 août, et de Québec, à 6 hrs du soir par les magnifiques Steamers de la Compagnie Dominion dont les noms suivent:

VANCOUVER, DOMINION et CAMBROMAN
DES DETAILS PLUS COMPLETS SERONT DONNES SUR DEMANDE.

Prix: 1re Classe, \$196. 2e Classe, \$145.

....AVIS IMPORTANT....

Le grand nombre de personnes qui feront la traversée au mois de juin, juillet et août, va nécessairement forcer les voyageurs à retarder leur départ s'ils ne RETIENNENT LEUR PASSAGE au moins un mois avant, en faisant un versement de \$10.00 en acompte pour retenir leur passage.

*Les guides se distinguent par une casquette rouge avec étoile d'argent.

Une Censure, s. v. p.

Cachez ce sein que je ne saurais voir.
MOLIÈRE.

Il fallait s'y attendre : Jourdan est condamné. La loi est ainsi faite et ainsi est-elle appliquée. La Cour a bien spécifié que c'était le troisième couplet de la chanson *Les Déformés* et les gestes qui en accompagnaient les paroles, qui portaient atteinte à la morale. Paroles et gestes disaient tout simplement que les seins étaient plats, tombants ou fermes. Ce n'est pas plus malin que ça.

En quoi est-il plus immoral de parler des seins que de les faire voir ?

Quel imbécile à jamais osé poursuivre pour attentat aux mœurs les grandes dames qui, au théâtre et au bal, nous dévoilent si délicieusement leurs charmes ?

O saints policemen ! Nous comprenons que votre âme délicate se soit effarouchée, et que votre conscience blindée... (pardonnez-moi, c'est une réminiscence de l'audience !) que votre conscience si pure n'ait pu résister au noble mouvement qui l'a poussée à veiller sur la morale publique et à sauver la génération qui pousse ! Mais, au nom même de cette morale, allez donc faire une descente dans certain théâtre ordurairement anglais. Vous en entendrez parler, là, des seins, et vous en verrez... avec autre chose *ilou* d'autrement suggestif ! On vous en fera voir de toutes les couleurs et de toutes les formes, dans toutes les positions... comme ça... de face... de profil... de travers... de loin... de près... Suivez ensuite la foule des imberbes qui sort de ce milieu de matérialisme : Vous vous rendez compte, ô censeurs ! vous verrez en quels lieux beaucoup se rendent en sortant de là !

Mais voilà ! on est impitoyable envers l'esprit ! Sans doute que la chanson *Les Déformés* en manque totalement, mais on a dû vouloir atteindre l'ensemble, punir l'*Eldorado* de nous servir parfois de cet esprit français dont on a si peur.

Alors, aurait-on déchainé les mouchards ? leur aurait-on tracé leur ligne de conduite ? Nous n'osons pas le croire. Ce serait là une violation manifeste de la plus élémentaire justice.

Que des imbéciles, poussés par quelque motif avouable ou non, portent plainte ? passe encore ! Mais que, des hautes sphères, l'ordre soit venu de frapper tel ou tel alors que tel ou tel autre qui fait pire jouit de l'impunité... Holà !

De grâce à messieurs les légistes, vite ! une censure préventive ! Que l'on sache donc à quoi s'en tenir, une bonne fois ! Vite ! une censure qui sera appliquée impartialement à tous les théâtres et concerts : français ou anglais, spirituels ou bêtes, légers ou matérialistes, amusants ou abrutissants.

En attendant, au nom du bon goût ! au nom de l'Art ! au nom de la délicatesse ! épargnez à Montréal le suprême ridicule de s'exposer encore à avoir un Trempe et un Trudeau pour moralistes !

STANISLAS PRUD'HOMME.

Politique Etrangère

MAFEKING

Vendredi, à 5 hrs du soir, une dépêche du War Office nous a appris la délivrance de Mafeking. Si tôt la nouvelle reçue, une joie délirante s'empara de la population anglaise de notre ville, ainsi que des deux directeurs de *La Presse* et de *La Patrie*. Des drapeaux furent hissés sur tous nos édifices. Les pacifiques canons de l'île Sainte-Hélène (Montréal) tonnerent. Des feux d'artifices furent tirés ; à l'Université Laval, aucun carreau ne fut cassé, et dans les bars d'innombrables verres de gin furent vidés.

Pendant ce temps-là, les journalistes chamberlandards se mettaient en mesure d'emboucher les trompettes de la Renommée pour célébrer ce triomphe éclatant des armes anglaises.

Aussi, grâce au talent élastique de nos excellents confrères de la grande presse, il est aujourd'hui établi que le siège de Mafeking est le plus mémorable des temps modernes ; comme la bataille de Soleno, la plus sanglante ; comme la défense de Spion Kop, la plus héroïque ; comme la charge de Kraapan, la plus audacieuse, toujours des temps modernes.

Séparons cette entorse de commande donnée à la vérité. Au mois d'octobre 1890, le colonel Baden-Powell, avec 3000 hommes, vient se faire prendre dans Mafeking comme des souris dans une souricière. Une poignée de Boers, se décapant grâce à leur extraordinaire mobilité, encerclent la ville et, pendant 221 jours, tiennent les Anglais prisonniers, les rejetant dans la place s'ils tentent d'en sortir. Lorsque, 7 mois plus tard, Kitchener, à la tête d'une armée, marche sur Mafeking et ne s'en trouve plus qu'à 2 jours, les Boers se retirent tranquillement chez eux. Kitchener ignorait encore ce départ des assiégés, que la nouvelle en était transmise de Prétoria en Europe, via Lourenço Marques. Voilà l'histoire vraie de l'abandon de Mafeking par les Boers. Un bien glorieux fait d'armes, en vérité !

Contrairement à ce qui s'est passé à *La Presse* et à *La Patrie*, la modeste bâtisse qui abrite LES DEBATS n'a pas été pavée. Question de dignité, voilà tout.

DANS L'AFRIQUE DU SUD

Tous les journaux anglais sont unanimes à clamer que la guerre est finie, que les Boers sont démoralisés et en fuite. Les fables les plus idiotes trouvent crédit auprès de leurs lecteurs. On raconte par exemple que le président Steyn, furieux de voir des Boers cesser la lutte, en aurait frappé à coups de pied et à coup de poing. Les soldats républicains sont inaccessibles au découragement. Les prodiges qu'ils ont accomplis, l'hécatombe de soldats anglais qu'ils ont couchés sur les champs de bataille, leur sentiment en la bonté de leur cause et en l'existence d'une justice divine, affermissent encore, si c'est possible, leur ardeur à lutter jusqu'au bout, et ce bout sera sans doute le triomphe de leur cause.

Le journal de Sir Milner, le *Cap Times*, nous apprend que les pertes des Anglais s'élevaient, vers le mi-février à 75,000 hommes morts, blessés, malades ou prisonniers. Depuis cette époque, étant donnée la recrudescence de force des maladies épidémiques qui régnaient en ce moment dans le Sud de l'Afrique, le chiffre des hommes hors de combat est évalué à 125,000.

Or la véritable guerre, la guerre d'embuscade dans les montagnes inaccessibles du Transvaal, va seulement commencer. D'après les déclarations même des Chamberlain et des Balfour, les Boers sachant qu'ils n'ont à attendre aucune grâce des Anglais si ceux-ci étaient vainqueurs, sont plus que jamais décidés à la lutte à outrance. Les citoyens de l'Orange sont dans les mêmes sentiments quoiqu'en disent les journaux à

la solde du syndicat Chamberlain. Il ne s'est donc produit chez ce vaillant petit peuple aucun sentiment de lâche découragement, aucune honteuse défection. Le motto des Boers est : *La liberté ou la mort*. Ils l'ont bien prouvé jusqu'ici, et il faut être anglais pour en douter.

LES ENVOYES-BOERS

Faire une guerre atroce pour s'emparer de mines d'or, puis, après s'être fait massacrer, après s'être couvert d'opprobres, au moment de mettre la main sur ces mines tant convoitées, ne pouvoir y toucher, voilà bien la plus amère et la plus méritée des déceptions qui attendent Albion. C'est pourtant ce qui est en train de se préparer. Les envoyés du Transvaal, auxquels les Américains font une réception enthousiaste, n'ont d'autre mission que de vendre aux Etats-Unis ces fameuses mines. C'est une idée générale de Kruger.

"Supprimons la cause et l'effet cessera", s'est dit le malin président du Transvaal. Les Anglais, déçus dans leur espoir de s'emparer de l'or des Boers, cet or se trouvant dans le coffre-fort de l'Oncle Sam qui, lui, saura bien le défendre, les Anglais, dis-je, n'ayant plus à recevoir que des horions, pas de profit, rentrent piteusement chez eux, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Ce que Chamberlain va faire un nez !

A LONDRES

On vient de voter à la chambre du commerce le projet de loi de la *Fédération australienne*. La fourberie de Chamberlain a été une fois de plus en évidence. Il s'agissait de l'adoption de l'article 74 auquel le secrétaire des colonies était opposé. Par cet article, l'Australie refuse d'accepter la juridiction en dernier ressort du Conseil Privé, à Londres. Les manœuvres de Chamberlain ont été déjouées par M. Barton, en dépit des efforts de lord Rosebery dont l'impérialisme devient chaque jour plus exhubérant. M. Barton a insisté pour que le projet de constitution fut voté sans aucune mutilation.

EN FRANCE

La possibilité d'une guerre franco-anglaise s'affirme de plus en plus. Une activité extraordinaire règne dans les arsenaux ; chaque jour des renforts considérables sont envoyés dans les colonies ; les côtes françaises se hérissent de canons ; Madagascar est devenu une gigantesque citadelle inexpugnable.

Il serait enfantin de mettre ces préparatifs belliqueux sur le compte du *Si vis pacem para bellum*. La France a toujours Fachoda sur le cœur. L'Angleterre s'en apercevra avant longtemps, je pense. La semaine dernière, trois paquebots, affrétés spécialement, sont partis pour Madagascar et Diego Suarez avec un plein chargement de canons, de poudre et d'explosifs.

L'Exposition est sans conteste la plus belle qu'il y ait jamais eu. Paris regorge d'étrangers. Beaucoup d'Anglais, se faisant passer pour Américains, arborent à leur chapeau un petit drapeau aux couleurs des Etats-Unis... *Quantum mutati ab illo!!!*

EN ALLEMAGNE

L'empereur d'Allemagne, qui mourrait d'envie de voir l'Exposition et d'étaler aux yeux des Français et des représentants de toutes les nations du monde son faste impérial, vient d'avoir la mortification de renoncer à ce beau rêve. Le chancelier de l'empire allemand, qui avait été délégué à Paris pour préparer la visite officielle de son maître, est rentré à Berlin avec la pénible mission de dire au Kaiser qu'il ait à rester chez lui.

Sa volte-face en faveur des Anglais dans la guerre sud-africaine a fortement froissé les sentiments boerophiles des Français et lui a fait perdre le peu de bienveillance que depuis si longtemps il s'était appliqué à se concilier. Il n'en faut pas davantage pour comprendre qu'un séjour à Paris n'est plus possible pour lui. L'empereur soulage sa colère en interdisant aux officiers allemands de prendre part à l'avenir à aucune course française. Il est possible que demain il défende aux Allemands de visiter l'Exposition. Pauvres Germains !

LES ANGLAIS EN CHINE

La Russie qui, au lendemain de Fachoda, avait promis à la France son appui en cas de conflit avec l'Angleterre, vient de remporter une victoire sur cette dernière, victoire pacifique il est vrai, mais vexante pour la morgue anglaise.

Les commerçants anglais établis en Chine, sur le territoire de Hankou, ayant refusé de payer au gouvernement russe les taxes et contributions imposées aux occupants, y ont été contraints par un tribunal d'arbitrage à la suite d'une plainte faite par la Russie au Cabinet britannique.

CES 90,000 DOLLARS

Le Sultan, mécontent de ce que les Etats-Unis lui réclament le remboursement des 90,000 dollars qu'il doit, a voulu vexer l'Oncle Sam en manifestant ses bons sentiments en faveur des Anglais. Il vient d'envoyer aux soldats anglais de l'Afrique du Sud pour mille dollars de tabac. Ce n'est pas beaucoup, mais le Sultan croit sans doute qu'avant peu de temps, un grand nombre de ceux-ci auront cassé leur pipe.

Le Sultan a également d'autres sujets de mauvaise humeur. La conspiration le guette. Il dort sur un volcan.

Les principaux dignitaires de l'empire quittent le pays. Le dernier qui vient de s'enfuir est le vice-amiral Houdi Pacha.

—Le chah de Perse, qui devait visiter Constantinople en se rendant à Paris, est décidé d'aller directement à Moscou sans faire visite au Sultan.

Un détail. Le chah a choisi, parmi ses épouses, une superbe Circassienne pour l'accompagner dans son voyage. On nous dit que la chatte favorite sera déguisée en homme.

CONFLIT TURCO-AMERICAIN

Ce conflit n'est qu'un bluff en vue des prochaines élections, de la part du cabinet MacKinley. Les grands journaux des Etats-Unis trouvent le cas de la Turquie médiocrement intéressant.

Assurément, les missionnaires américains en Arménie ont été très maltraités ; mais on se demande où l'on irait, si l'on était obligé de faire la guerre ou de bouleverser le monde pour tous les missionnaires qui se font maltraiter en cherchant à évangéliser des masses fanatiques dans des pays étrangers et lointains.

Un de ces journaux fait remarquer que si des missions turques ou chinoises venaient parcourir l'Amérique pour y enseigner et répandre la loi de Mahomet et les préceptes de Confucius, elles y seraient déplor-

ablement mal accueillies, peut-être même lynchées par les anglicans des Etats-Unis ; et que le cabinet américain rirait au nez de la Chine ou de la Turquie, si elles ripostaient à cette intolérance par des menaces quelconques.

L'évangélisation est une belle chose ; mais ceux qui l'entreprennent doivent l'entreprendre à leurs risques et périls, sans entraîner les gouvernements et les peuples dans de graves conflits... Autrement, il vaudrait mieux que chacun restât chez soi.

EMILE CARDIN.

Les Soirees du Chateau de Ramezay

M. CHARLES GILL

Il est difficile, dans l'étude d'une œuvre littéraire, de séparer nettement l'homme de l'écrivain, de toucher celui-ci sans effleurer au moins celui-là. Et si cet écrivain s'appelle Charles Gill, la chose devient presque impossible. Si nous considérons l'écrivain seulement, il suffira de quelques lignes pour dire ce qui en est, mais si nous le prenons tout entier, nous nous trouvons en face d'un cas presque impénétrable.

Physionomie étrange, tête d'artiste comme celles que l'on voit dans les luxueuses éditions des œuvres de Daudet, hâléme par nature ayant acquis l'expérience de ce que nous sommes convenus d'appeler la grande vie, poète sidéral aux rêveries quintessenciées, conteur lyrique des drames intérieurs qui se passent chez le peuple et chercheur d'état d'âmes à effet, voilà bien Gill, tel qu'il nous apparaît, l'indivisible complexe, consciencieux de la forme et de l'idée, scrupuleux jusqu'à l'extrême dans sa sempiternelle crainte de marcher sur le terrain d'autrui et de frayer dans les sentiers battus.

A la fois poète et peintre, il n'en fallait pas plus à ce jeune auteur pour sortir de la banalité. Cependant est-ce à dire que le fume de notre encens doit monter sans déviation en une spirale irréprochable, vers l'auteur d'*Aldebaran* et des *Larmes d'en Haut*, et le griser, au point qu'il en vienne à se croire un demi-dieu ?

Non, nous ne sommes pas des thuriféraires, et nous ne désespérons pas de finir par lui trouver le défaut de sa cuirasse, si bien dissimulé qu'il soit. Seulement, nous voulons avant tout accorder à chacun ses mérites en matière littéraire, et M. Gill en a d'incontestables. D'autant plus que nous connaissons Gill, et nous savons qu'il n'est pas homme à se laisser sottement griser par les phrases pompeuses et laudatives d'admirateurs intéressés à titre de réciprocité ; " fais moi des compliments, vieux copain, et je te bâtirai des apothéoses." Non, heureusement, Gill n'est pas comme tant d'autres poètes jeunes et vieux, qui ne sont ce qu'ils sont, que parce qu'ils brûlent du désir d'être nommés, lauréats de telle société, médaillés de ci, mentionnés de ça, etc., qui ne fabriquent des vers qu'avec un compas afin de les empêcher de boiter, et ne travaillent qu'en vue de la louange ou de la décoration.

Les sublimes et consolantes théories de l'art pour l'art leur sont complètement ignorées. M. Gill est un fervent des prodés modernes mais non de l'abus qu'on en fait.

Ces procédés de composition ont beaucoup de bon : ils ont pour eux l'inattendu et la nouveauté de l'effet. Mais, à force de chercher des états d'âme insaisissables, incompris et bien souvent incompréhensibles, le symbolisme s'est transformé en décadentisme odieusement outrancier, et le réalisme est devenu un pandémonium où les mièvreries s'agitent, s'entrecoisent, sautent et fatiguent l'idée tout comme les esprits qui peuplent la nuit de Walpurgis nous éloignent de Faust pour ne nous faire songer qu'à l'imprévu féérique du décor.

Des poètes plus impressionnistes que penseurs, pondraient des volumes, pourvu qu'on les lise toutefois ; ils nous diraient et nous rediraient combien triste est le son du cor, le soir, au fond des bois. Puis il nous feraient, toujours à demande, l'éternel rapprochement de la tristesse d'un cœur endolori noyé dans l'isolement.

Des romanciers, genre *Gyp*, mais imitateurs imparfaits, pourraient bâtir des feuilletons interminables, dans lesquelles il y aurait toujours une petite baronne affligée de cors aux pieds, suivant une partie de chasse et se tenant à l'écart et déplorant la tristesse du *o. u. du cor, au crépuscule au fond des bois*. C'est le roman réaliste agrémenté d'états d'âme neufs.

Des novellistes à thèse, incapables de résister à la tentation de faire preuve de la science médicale qu'ils n'ont pas étudiée, trouveraient le moyen de remplir des centaines de pages de magazines sur une intrigue assez peu compliquée où il s'agirait d'un jeune homme beau comme le divin Apollon, ayant eu la malheureuse manie d'avaler des débris de cure-dents ou d'allumettes. Et afin d'y mettre un peu de sauce psychologique, le jeune homme déplorerait au milieu de souffrance physiques et morales, la lamentable tristesse du son du cor, le jour et la nuit, au fond du corps.

Et dire qu'il y a des milliers de jeunes, en France, dont le volume chéri, le premier, le seul, l'unique édition s'endor sur les rayons des éditeurs, dans une désolante poussière. Et presque tous ces jeunes sont des victimes d'une imitation trop servile ; ils se sont réclamés d'une école alors que leur tempérament leur imposait une autre manière de voir. Ils se sont fait violence, ils ont voulu coudre leur front du même diadème général qu'avait ceint le front du maître qu'ils s'étaient choisis, et ils n'ont que des ratés alors qu'ils auraient pu en restant eux-mêmes devenir de talentueuses personnalités. Et pour en arriver là, ils torturent l'idée, absent du néologisme, créent la confusion là où la clarté et la sérénité les auraient faits grands.

Heureusement pour M. Gill, il n'appartient pas à cette catégorie d'incompris. Mais, il cotoyait là un terrain bien dangereux. Ayant voulu s'accaparer les procédés modernes, du premier coup, il courait grand risque de faire un faux pas et de glisser sur la pente fatale. Car, lui aussi est ami du néologisme tant dans le mot que dans l'idée, seulement, il ne l'est pas à outrance. C'est à cela qu'il a dû son salut. Sa pièce de vers intitulée *Larmes d'en Haut* que nous avons déjà publiée est à peu près irréprochable comme facture ; c'est un trouvaille où il y a une forte dose d'envoie et un brin de psychologie. Cette femme qui n'a pas vu ou n'a pas voulu voir entre les pétales des deux roses à demi fanées, les baisers passionnés de son timide adorateur ! Cette femme qui, insouciant, se joue du cœur du poète, est bien la mondaine frivole, ayant la sereine beauté des statues, la froideur des marbres, et la mesquinerie d'une fille ! Elle est incapable de découvrir une grande âme, un noble mouvement, elle est absolument réfractaire à l'action des pôles de sympathie qui se trouvent au fond de tous les cœurs généreux.

Son sonnet *Les trois Majestés*, dédié à son illustre maître Gérôme, nous a rappelé la splendeur à jamais séculaire de celui de Barbier :

" Sublime Michel Ange, ô vieux tailleur de pierre."

Combien d'autres belles pièces ! Mais il faudrait tout citer. Cependant nous publions aujourd'hui dans une autre colonne, ses *Stances aux Etoiles* : qu'on en juge ! Chose étrange chez M. Gill, le poète égale le prosateur, nous allons oser dire que le prosateur l'emportait sur le poète ; mais nous aurions mauvaise grâce à reprocher à ce dernier de bien rares vers à tourner un peu vicieux, quelques incorrections qui en sont à peine, et une ou deux figures forcées. Toutes les pièces de vers qu'il a réunies dans le volume de l'*Ecole Littéraire* servent à lui donner une réelle valeur, et pas une d'elle n'en pourrait être retranchée sans en diminuer l'effet.

En prose, malgré quelques nébulosités inévitables à tous les fervents du mysticisme, Gill demeure au premier rang parmi toute la pléiade de jeunes novellistes canadiens. Il diffère de ses confrères par la nouveauté du procédé, lequel ne repose pas sur l'intrigue qui se résume à rien du tout, mais bien sur l'étude autrement importante des caractères plus ou moins étranges rencontrés au hasard de la vie, et du cœur humain, jamais entièrement le même dans ses conséquences qui dépendent souvent de causes identiques. Témoin son *Misanthrope* qui a à se plaindre des hommes et qui passe sa vie au cimetière, caché derrière les monuments, pour y cueillir des douleurs, et s'en repaître. Cet homme est un infâme qui profane les tombeaux et les dépouille de leurs fleurs, mais il a bien pu comme tant d'autres avoir sa peine cachée, voir son cœur brisé sous l'effondrement subit d'une passion qu'il croyait immortelle. Etrange conséquence d'une cause qui n'a rien d'extraordinaire. *Aldebaran* fournit à M. Gill, l'occasion de croire à la possibilité d'une rédemption humaine pour les prostituées. Il dit : " J'avais peint son portrait, elle avait posé en Madone. Aujourd'hui elle poserait en Madeleine. Mais n'est-ce pas qu'elle pourrait renaitre, aussi, comme la Madeleine ? N'est-ce pas que la pensée de Victor Hugo est juste et qu'il suffirait d'un rayon d'amour !..."

Plus loin, il flagelle violemment le préjugé et la bêtise humaine et reconnaît cependant sa puissance. Il devient moraliste en termes vibrants et convainquants.

Dans *Jours sans pain*, il exalte le triomphe après la lutte acharnée pour l'Art et pour la vie, le triomphe de ceci sur cela. Ici, l'artiste a repris le dessus, on croirait à une page véve... Et, pourquoi pas ? Si, comme journaliste, M. Gill n'est pas exempt de quelques imprécisions, ne lui en gardons pas rancune, c'est qu'il est trop littérateur et trop artiste pour se plier à toute les exigences de l'actualité.

Nous croyons avoir fait une appréciation consciencieuse d'une des figures les plus en évidence de notre jeune littérature nationale. Qu'on ne nous taxe pas d'avoir été trop prodigue de nos louanges ; qu'on se rappelle plutôt qu'il n'y a que les pontifes pour qui nous n'avons pas d'égards.

Nous terminerons la semaine prochaine notre critique des *Soirees du Chateau de Ramezay* par l'analyse de la collaboration du président de l'*Ecole Littéraire*, M. Wilfrid Larose.

Nous lui réservons des surprises, à moins que, conscient de ses vilenies, il s'attende à ce qui doit lui arriver.

JOSEPH SAINT-HILAIRE

Ouvriers de Montréal, un bon mouvement pour les victimes de Hull.

Tetrault & Fils

LE MAGASIN PAR EXCELLENCE POUR LES CHAUSSURES D'hommes et de jenes gens

Nous venons de compléter notre assortiment de chaussures de printemps et pouvons raisonnablement nous vanter d'être en état de satisfaire ceux qui n'ont trouvé nulle part ailleurs une marchandise à leur convenance.

Notre assortiment comprend 25 différentes lignes et 15 formes variées, dans toutes les couleurs et tous les cuirs à la mode du jour. Prix variant entre \$3. et \$7.

Nous sommes, au Canada, les seuls agents de la célèbre chaussure américaine STETSON et nous invitons nos amis et les amis de nos amis à nous faire une visite. Les Sportsmen sont, entre tous, invités à venir voir nos chaussures de bicyclettes, d'équitation, de base-ball, de crosse, etc.

Chez nous les chaussures sont cirées gratuitement.

TETRAULT & FILS, 1520 re Sainte-Catherine.

LE PETIT WINDSOR

Est toujours ouvert aux gourmets, aux promeneurs du jour et de la nuit, aux fins palais qui n'ont que 25 sous en poche. Les repas à la carte du PETIT WINDSOR sont devenus célèbres.

JOS. POITRAS, Propriétaire.

Tél. Main 773.

LA MAISON Bernier & West

Désireuse de témoigner ses sympathies aux malheureuses victimes de Hull, offre aux citoyens de cette ville de leur expédier, sous le plus bref délai, toutes marchandises sèches qu'ils commanderont par la poste, par le télégraphe ou par le téléphone, avec un escompte de 20 % sur les prix extrêmement bas qui ont fait la réputation de la célèbre maison

BERNIER & WEST

RUE SAINTE-CATHERINE, (angle Université), MONTREAL.

La dernière classe

RECIT D'UN PETIT ALSACIEN

Ce matin-là, j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous imposerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair ! On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les paroissiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature ; et je pensai sans m'arrêter :

"Qu'est-ce qu'il y a encore ?"
Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wächter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria :

"Ne te dépêche pas tant, petit ; tu y arriveras toujours assez tôt, à ton école !"

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tout ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

"Un peu de silence !"

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu ; mais justement ce jour-là tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leur place, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez, si j'étais rouge et si j'avais peur !

Eh bien, non, M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement :

"Va vite à ta place, mon petit Frantz ; nous allons commencer sans toi."

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors, seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, les gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maître, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste ; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et, de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

"Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maire arrive demain. Aujourd'hui c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs."

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie : Ma dernière leçon de français !

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là ! Comme je m'en voulais maintenant au temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur le Saar ! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte, me semblaient à présent de vieux amis qu'il me ferait beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les coups de règle.

Pauvre homme ! C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait.

J'en étais là de mes réflexions, quand j'attendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute ! mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

"Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni. Voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : Bah ! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. Et puis tu vois ce qui arrive... Ah ! ça été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire : Comment ! vous prétendez être Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue !... Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire."

"Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimait mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même, n'ai-je rien à me reprocher ? Est-ce que ne me voyez pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler ? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé ?..."

Alors, d'une chose à l'autre, il se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide, qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison. Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde : *France, Alsace, France, Alsace*. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! On n'entendait que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent ; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits qui s'appliquaient à tracer leurs bâtons avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français... Sur la toiture de l'école, les pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :

"Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi ?"

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez ! depuis quarante ans, il était là à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage ; les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel cœur crevé ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ! car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours.

Tout de même il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent le BA BE BI BO BU. Là-bas au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épela les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait, lui aussi : sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai de cette dernière classe...

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

"Mes amis, dit-il, mes amis, je... je..."

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

"VIVE LA FRANCE !"

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe :

"C'est fini... allez-vous-en."

ALPHONSE DAUDET.

Puissent nos exhortations allumer dans ton cœur, o peuple, l'élinçelle sacrée de la charité.

JEUNE GENS

UN BON MÉTIER

Les jeunes gens intelligents, sachant calculer et ayant du goût pour le dessin, peuvent se créer un bel avenir et l'indépendance, en choisissant un bon métier. Nous leur suggérons, par exemple, d'apprendre l'art de la coupe des vêtements. Il existe au Canada une institution recommandable, surnommée l'Institut des Tailleurs. Cet institut, établi en 1895, est connu des patrons, comme formant des tailleurs compétents et lorsqu'ils ont besoin d'employés, c'est là qu'ils s'adressent ; c'est ainsi que les élèves diplômés peuvent en général se trouver une bonne place. Les tailleurs fashionables gagnent en moyenne de \$12 à \$20 par semaine, les tailleurs contre-maitres gagnent de \$20 à \$40, par semaine. Savoir coudre, bien qu'utile, n'est pas nécessaire : un cours spécial d'assemblage, d'ajustage et de finissage faisant partie du cours. La durée du cours, pour les commençants, varie de deux à trois mois. Pour plus amples informations, s'adresser à Cutters and Designers' School Co., No 4, rue Saint-Laurent, coin de la rue Craig, Montréal. 1-21

O foule indifférente ! songe aux larmes versées ! Songe aux cœurs désespérés ! Au secours ! Au secours ! !

Blancheur de Lys

EST LA COULEUR DU LINGE BLANCHI A NOTRE BUANDERIE

LES CHEMISES ET COLLETS

SONT SURTOUT L'OBJET DE NOTRE PLUS GRANDE ATTENTION.

LA BUANDERIE ELDORADO

221, RUE CADIEUX

J.-D. SICARD

Phone, Est 1519.

Prop. 1-19

Pour ceux qui ne savent pas écrire

LES DEBATS

Viennent d'organiser un département de rédaction et de traduction appelé à rendre certainement de grands services à la classe peu instruite de Montréal, qui a souvent des communications importantes à adresser aux autorités ou à des personnages importants, et qui n'obtient pas toujours de bons résultats pour ne pas avoir su s'y prendre convenablement.

Ce département est donc maintenant ouvert et tiendra toujours

A LA DISPOSITION DU PUBLIC

des traducteurs et rédacteurs experts qui se chargeront de la préparation de lettres, d'affaires ou privées, d'adresses, de requêtes, de discours, de brochures, de circulaires, de livrets d'annonces, etc., etc., ou de la traduction d'iceux, en anglais ou en français.

Les circulaires, brochures politiques ou livrets d'annonces pourront aussi être imprimés à nos ateliers où des ouvriers compétents garantiront de satisfaire les plus difficiles.

DISCRETION ABSOLUE

Adresser toute communication relative aux commandes de rédaction ou de traduction à

S. MICHAUD

"LES DEBATS"

71, RUE SAINT-LOUIS, MONTREAL

360 CRAIG

TEL. BELL MAIN 1499

Alexandre Duclos

BOIS, CHARBON

C'est le temps de donner vos commandes pour profiter du plus bas prix du marché

Le VIN MARIANI

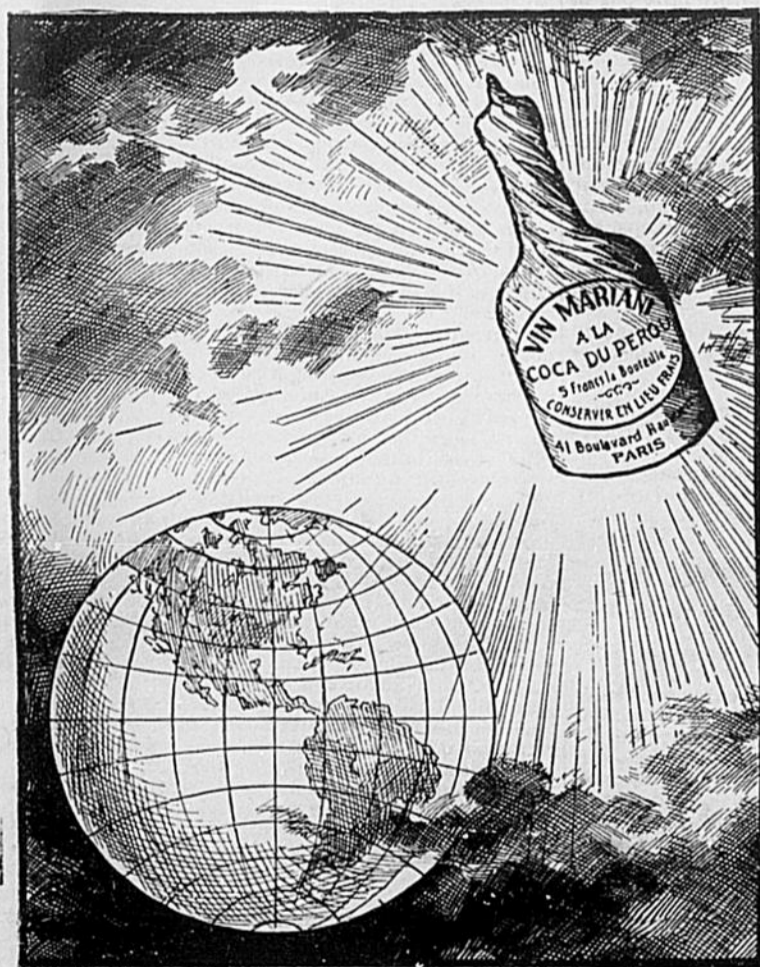
Repand la Chaleur et La Joie sur le Monde

EMMA CLAVE dit : "Le délicieux *Vin Mariani* a été cause de mon triomphe dans *Carmen*."

MARIOLLA SEMBRICH : "Je veux donner un nouveau témoignage public à la supériorité de ce tonique merveilleux."

VICTORIEN SARDOU : Le *Vin Mariani* est irréprochable, il donne la santé et chasse le spleen."

EMILE ZOLA : Le *Vin Mariani*, c'est l'élixir de la Vie. C'est la seule fontaine de Jouvence, dispensatrice de la vigueur, la santé et l'énergie."



Le VIN MARIANI est tout spécialement recommandé pour l'anémie, les troubles dans le système nerveux, la mélancolie, la faiblesse des poumons et de la gorge, l'insomnie, la consommation, etc.

Avez-vous Essayé Cet Inconstestable ...Régénérateur?

Tous les Pharmaciens en sont Depositaires

LA WRENCE-A WILSON, Agents pour le Canada, MONTREAL.

CROQUIS HEBDOMADAIRE UNE DEMI-DOUZAIN

Des curiosités de la ville de Montreal

Première curiosité :

Un médecin de la rue Saint-Denis, célibataire, portant tube et rodingote, gants beurre frais, ex-déve des facultés de Paris et d'ailleurs, très grand, l'air distingué, grand connaisseur en musique, se permet de placer dans l'école italienne Padewsky, sans doute pour l'excellente raison que son nom finit en i !! Toujours d'après lui, Beethoven représenterait l'école allemande et Mozart l'école française. Les gens bien renseignés sont convaincus que ce jeune médecin mélomane nous donnera prochainement une conférence sur son dada, dans les salles du Cercle Ville-Marie.

Deuxième curiosité :

Un membre de la commission de police qui joue à la réforme et n'en est pas moins l'avocat d'une loterie.

Troisième curiosité :

Un ancien président de la Société Saint-Jean-Baptiste, ancien avocat occupant actuellement une autre position, portant crânement un nom aux bibliques origines, mesurant 5 pieds, 4 pouces et une fraction, moustache délicate, avec sur la tête 74 cheveux, a déjà prononcé 177 discours sur les patriotes de 37-38. L'émémoration des divers endroits où se sont produits les accidents, nous est impossible ; causes : longueur, compilation, oubli.

Quatrième curiosité :

Un monsieur actuellement à Paris, où il représente tout ce qui est susceptible d'être représenté, d'un tonnage ordinaire (300 livres environ), — portant, l'été, un habit de toile blanche ; l'hiver, un habit bleu ; l'automne, un habit bleu, et le printemps, un habit bleu ; ayant sur sa tête un feutre datant de sa première communion, propulseur du mouvement porcin dans la province, vient de nous expédier, par câble, un nouveau projet d'agrandissement du marché Bonsecours.

Cinquième curiosité :

Des journalistes qui vont s'amuser le soir dans les coulisses de l'Elgorado, et le lendemain louangent la sévérité des magistrats à l'endroit des acteurs par trop débraillés du même théâtre.

Sixième curiosité :

Un membre du conseil de ville qui passe ses dimanches à jouer au bluff à cinq minutes de marche du poste de police, dans un établissement connu de tous, excepté des boutons jaunes.

JEAN DE MONTREAL.

FAITS DIVERS

TEMPÉRATURE : Beau et plus chaud. — Il fera beau jeudi soir. N'hésitez pas à retenir vos billets pour le Monument National.

TROIS MEURTRES

—M. Félix Lanthier, de la Côte Saint-Michel, a rapporté au coroner MacMahon, hier soir, que son enfant avait été trouvé mort dans un fossé. L'enquête aura lieu lundi matin.

—Le détective McCaskill, chef de la police provinciale, est parti pour Gatineau où il est allé s'enquérir des faits relatifs au meurtre d'un fermier de la localité. On attend des nouvelles à sensation de minute en minute par rapport à cette affaire.

—Un Italien a été trouvé mort dans un fossé avoisinant la voie du C. P. R., près de Beaconsfield. Hier, un Italien qui était en compagnie du défunt, est venu raconter au coroner une histoire qui sera le sujet d'une enquête cette semaine.

—Les membres de la fanfare de la police se plaignent que certains officiers se sont appropriés les profits de cette association en achetant de l'avoine pour les chevaux de la municipalité.

—Edmond Rhean, rue Sainte-Elizabeth, a reçu une affreuse blessure à la tête, à la suite d'une bagarre hier soir. En même temps, James Mansfield, Edward Chisholm et Fred Crowen, matelots, ont été grièvement blessés. Ils étaient au nombre des combattants.

—L'on se demande en ville comment il se fait que des plaintes ont été formulées contre des officiers qui ont ouvert les enveloppes des constables et que le comité ne s'est pas enquis des faits.

—Le nouveau vapeur Saint-Laurent fera son premier voyage ce matin. Les propriétaires ont envoyé des cartes de faire part aux journalistes de Montréal.

—On annonce le prochain mariage de M. Alfred Marchand, de La Patrie, avec une jolie brunette.

—James Ryan, 14 ans, demeurant à la Pointe Saint-Charles, a été assailli, hier soir, par deux individus sur la rue des Commissaires. Ils lui ont enlevé sa montre et une somme de \$4.

—M. Godfroid René, de Plattsburg, N. Y., en visite d'affaires en notre ville, est à la recherche d'une de ses tantes qui porte le nom de Joséphine Ward, mariée à un nommé Juneau, il y a une vingtaine d'années, à Montréal. Un oncle mort au Dakota a laissé une fortune évaluée à \$40,000, et il s'agit de savoir si Madame Juneau est encore de ce monde où les écus chatouillent les ambitions, ou si elle est dans l'autre, où, paraît-il, on se contente de rire des humains qui s'entretient pour la possession des richesses.

—A l'enquête Saint-George, la semaine dernière, deux individus se sont présentés comme faisant partie du Conseil Central du Travail. Or, nous apprenons que les ouvriers intelligents qui ont déjà appartenu à ce conseil se sont fusionnés avec le Conseil Fédéré. Les ouvriers en tirent la conclusion que les deux personnages en question ne sont ni plus ni moins que des blagueurs.

—La fin justifie-t-elle les moyens ? Il y a quelque temps un individu se présentait au département des licences, à l'hôtel de ville, et, les larmes aux yeux, implorait la pitié du chef de bureau, le priant de lui accorder un permis sous prétexte qu'il était le père indigent de quatorze enfants. Le fonctionnaire nota l'apitoisement du malheureux et permit de lui venir en aide. L'individu réussit à obtenir une licence.

—Or, dernièrement, on s'est aperçu que le pétitionnaire n'était autre qu'un célibataire n'ayant même aucune velléité de goûter, de près ou de loin, aux douceurs de la famille.

—Un truc habile, qui est passé parmi les roués, consiste à emprunter des enfants pour apitoyer des personnages influents. Il est triste et pénible, en effet, de voir ces pauvres petits (choisis parmi les voisins) vêtus pauvrement, la larme à l'œil, l'air timide, faisant noble escorte autour de leur prétendu père et prenant des poses à faire fondre en pleurs une statue de Mars ou de Jupiter. Les colporteurs de fruits ont dernièrement tenu une assemblée et ont protesté énergiquement contre cet état de chose.

—Un citoyen, du nom de Larivière, était arrêté dernièrement, sous accusation d'avoir incité des femmes à quitter la ville pour Chicago, dans un but d'immoralité. Au cours de l'enquête, les plaignantes ont avoué sous serment qu'elles étaient des filles de mauvaise vie. Depuis ce temps, aucune plainte n'a été déposée contre ces filles, quoique les autorités aient eu connaissance de leurs actes. Elles sont domiciliées rue Charlotte et exercent leur métier dans la vénération de la police et la paix de la réclusion.

—M. Edouard Saint-Onge, de Saint-Edouard, a perdu un porte-monnaie contenant \$67, rue Saint-Jacques, hier soir. Il était dans une buvette avec plusieurs lorsqu'il a perdu son argent.

LE PASSANT.

SES BIENFAITS.—Quand on pense au bien que le BAUME RHUMAJ, produit dans les affections des voies respiratoires, on ne peut s'empêcher de bénir ce remède précieux.

Le Sport

BASE BALL LIGUE DE L'EST

Les Montréal succombent

Environ deux mille personnes assistaient hier à la partie de base ball Worcester-Montréal, qui fut, sans contredit, la plus excitante que nous ayons eu cette année. En effet, le club visiteur ayant pris l'avantage dès la première inning le conserva jusqu'à la septième, alors que grâce aux coups redoublés de nos hommes, on put égaliser les chances, pour de nouveau se faire dépasser dans la huitième. Plusieurs erreurs se commirent, mais, étant donnée la très mauvaise condition du terrain, elles sont à moitié pardonnables pour ceux qui les ont faites. Lezotte, du côté de Montréal, s'est distingué en faisant deux courses, et deux "two baggers". Le point saillant de la partie fut la course sans arrêt autour des buts faite par Bransfield de Worcester. Suit le résultat :

MONTREAL					
	AB	R	BH	PO	A
Bannon, l. f.	0	3	4	2	0
Ozwell, c. f.	5	1	1	2	0
Lezotte, r. f.	5	2	4	0	0
Johnson, 2 b.	4	1	1	1	0
Schebeck, ss.	5	0	1	0	2
Henry, 3 b.	3	0	2	4	3
Dooley, 1 b.	5	0	0	11	0
Moran, c.	5	0	2	3	0
Cross, p.	5	0	1	0	6
Raub, r. f.	0	0	0	1	0
*Remplace Lezotte dans la 3e.					
Total	33	7	16	24	12

WORCESTER					
	AB	R	BH	PO	A
Sharritt, r. f.	4	1	1	1	0
Bean, s. s.	5	1	3	1	2
Connaughton, 2 b.	4	0	0	2	0
Bransfield, 1 b.	5	2	2	15	0
Ricker, l. f.	5	1	2	2	0
Kithedge, c.	4	2	3	4	3
Sheehan, 3 b.	4	1	3	1	1
Klobedanz, c. f.	3	0	1	1	0
Magee, p.	4	0	2	0	2
Total	38	8	17	27	14

Score par innings :					
Montréal	2	1	1	0	3
Worcester	5	0	0	1	1

SOMMAIRE

2 base hits, Cross, Bannon, Lezotte (2), Schiebeck, Henry, Sharritt, Ricker, Kithedge, Magee; home run, Bransfield. Buts sur 4 balles de Magee (2), de Cross (2). Struck out : Dooley, Cross, Bransfield, Ricker. Laissés sur les buts, Montréal 11, Worcester 9. Buts volés : Bannon, Bransfield, 1er but, Odwell, Johnson, Connaughton, Kittredge, Sheehan, Klobedanz.

Umpire M. S. Griffin. Temps 2.08

A TORONTO

Hartford	5	0	0	1	0
Toronto	1	0	1	0	1

Batteries : Hill, Miller et Steelman, William et Bernis.

A ROCHESTER

Rochester	1	0	0	0	0
Springfield	0	0	5	0	6

Batteries : Bowen, Morse et Smink, Woods et Phelps. Umpire Egan.

A SYRACUSE

Syracuse	0	0	0	0	1
Providence	2	0	0	0	1

Batteries : Altrock et O'Neil, Baun et Leahy, Umpire Hunt.

LIGUE NATIONALE

Aucune partie, sauf celle des Boston avec Chicago ne fut jouée hier, la pluie l'empêchant.

A CHICAGO

Boston	0	0	0	0	0
Chicago	2	1	1	0	0

Batteries : Dineen et Clements, Taylor et Donohue.

Aujourd'hui au terrain des Shamrocks.

A 3 hrs cet après midi Worcester et Montréal, les deux plus forts clubs de la ligue de l'Est, se rencontreront de nouveau. Les Montréal feront un effort surhumain pour vaincre leurs adversaires.

Le sort de cette partie sera entre les mains de Dan McFarlan et de l'ex-fameux "pitcher" du club Boston de la ligue National, B. Klobedanz. Les hommes du champ rivaliseront de zèle entre eux, et ceux qui n'ont pas eu l'avantage d'assister à la partie d'hier pourront en profiter en se rendant au terrain des Shamrocks aujourd'hui.

Connaughton et Sheehan, deux ex-fameux joueurs de la ligue Nationale joueront au champ de droite et au centre. Lizotte pour les Montréal, qui s'est si distingué depuis quelque temps, sera aussi sur le terrain malgré sa légère indisposition d'hier après midi. M. D Griffin agira comme umpire. Pour ce qui concerne le tramway tout a été arrangé pour que le public ait satisfaction.

MASCOTTE VS CUBAN GIANTS

C'est cet après-midi que nous aurons l'occasion de voir les fameux joueurs Cuban Giants. Pour ceux qui ont eu l'avantage d'assister à une de leurs parties, ils savent que le jeu vaut la chandelle. En effet, du commencement à la fin de la partie, le public est pris d'un fou rire.

Quoique leur présence porte à rigoler, il ne faut pas croire qu'ils sont inférieurs aux Mascottes ; ils sont tous d'habiles frappeurs, et il ne serait pas étonnant de les voir triompher.

La partie commencera à 3 heures au parc de Lorimier.

LA CROSSE

PREMIERE PARTIE DE LA SAISON

Le club DeLorimier, dont l'effectif est entièrement canadien-français, doit, ce matin, inaugurer la saison de la crosse, par la rencontre des Valleyfield sur leur terrain. Le départ, à la gare du Grand-Tronc, aura lieu à 9.30 heures.

Si nous comptons sur les billets déjà vendus par les membres du club, il y aura foule, et l'exécution sera un succès.

LES NATIONAL

Une pleiade de joueurs s'est rendue hier sur le terrain de l'association afin de se préparer aux luttes à venir. On remarquait sur le terrain : Valois, Marcellin, Brennan, McHugh, L'Heureux, Michaud, Foley, Blanchard et nombre d'autres.

NOTES

New-York 20.—Une ligue de sportsmen vient de se fonder à New York, dans le but de propager par tous les Etats-Unis, l'art de la boxe. Les instigateurs de ce mouvement sont G. Considine, B. Madden, T. O'Rourke W. A. Brady, A. Smith et autres.

Ce mouvement a déjà pris une extension considérable, et les promoteurs s'attendent à ce que d'ici à quelques mois le nombre de membres se chiffre à trois cent mille.

Aujourd'hui doit avoir lieu, à Saint Hyacinthe, la première partie de ligue entre les Farnham et le club de l'endroit.

Egalement les Montagnard, de Montréal, doivent rencontrer les Marieville en ce dernier endroit.

Cet après-midi sur le terrain des Shamrocks, au Mile End à trois heures, Worcester vs Providence.

LES SCHEDULES

A venir jusqu'à présent, le résultat connu du grand tournoi d'échecs, qui a lieu à Paris, est celui-ci :

GAGNE PERDU		GAGNE PERDU	
Brady	0	Mioses	1
Burn	2	Mortimer	0
Didier	0	Pillsbury	1
Janowski	2	Rosen	0
Lasker	2	Scolecarter	0
Marco	0	Shwalter	0
Marocsy	1	Sterling	0
Marshall	1	Tschigorin	0
Marsh	0		1

RAPHAEL GUIMET.

DEPECHE DE PARTOUT

UNE FILATURE COOPERATIVE

Fall River, 20.—Il est intéressant de constater à Fall River la naissance de la "American Cotton Company", compagnie coopérative dont les directeurs sont pour la plupart des ouvriers composés de divers syndicats textiles, et dont les ouvriers composeront la masse des actionnaires.

Le bureau de direction de la nouvelle compagnie est ainsi composé : M. le congressman W. S. Green, président ; M. James Whitehead, secrétaire du syndicat des tisseurs, vice-président ; M. James Tansey, secrétaire du syndicat des cardeurs, secrétaire ; M. Arthur S. Phillips, trésorier pro tempore ; directeurs : MM. John McCarthy, secrétaire du syndicat des réparateurs de métiers ; Joseph G. Jackson, secrétaire du syndicat des enfileurs, et Thomas O'Donnell, du syndicat des fleurs.

La compagnie se propose de prélever parmi les ouvriers un capital de \$1,000,000. Ses actions seront de \$25 chacune.

C'est M. Arthur S. Phillips, ancien procureur municipal, qui est le père de ce mouvement ; c'est lui qui a persuadé aux syndicats ouvriers de faire l'essai qu'ils vont tenter. Les chefs ouvriers paraissent enthousiasmés de la perspective qui s'offre à eux. Interviewé hier, l'un d'eux a déclaré que la nouvelle compagnie avait trois choses en vue ; d'abord prouver que la fabrication du coton, même en tenant compte de la législation ouvrière du Massachusetts, est une industrie lucrative ; secondement, offrir à l'ouvrier un nouveau placement pour ses économies ; troisième, donner aux travailleurs l'expérience dans la fabrication.

Nous voulons nous rendre compte de ce que coûte au juste une verge de coton", a dit le chef en question. Quelque personnes à Fall River ont des doutes sur le succès de l'entreprise, mais les directeurs de la compagnie semblent plus certains de leur affaire. Ils y intéresseront non seulement l'ouvrier individuellement, mais les corporations textiles même, dont les fonds sont très considérables. Ainsi les fleurs ont un actif de \$20,000 en banque ; les cardeurs ont un dépôt de banque de \$10,000 ; les tisseurs sont riches de \$40,000, et l'actif des enfileurs s'élève à \$85,000. C'est, en chiffres ronds, \$100,000 qui pourraient fort bien passer dans le capital-actions de la nouvelle compagnie.

Les Canadiens aux Philippines

Worcester, Mass., 20.—Parmi les noms des 30 héros—dont 20 sont morts—qui ont tenu 400 Philippines en échec à Catubig, on remarque celui du caporal White—Leblanc, — blessé grièvement. M. Geo. F. White ou Leblanc, 199 rue St. Jacques, croit que le blessé doit être son frère du 43e. Il se propose d'écrire à l'adjudant-général pour avoir des renseignements.

On n'a pas encore reçu de nouvelles des autres soldats canadiens de cette ville.

Parmi ceux qui sont morts, est le soldat Dumas. Les citoyens de South Worcester se demandent si c'est Adélaïde Dumas, de cette ville.

Le soldat Trefflé Muir écrit de Presidio, Californie, qu'il est arrivé aux Etats-Unis le 1er mai, de Manille, et qu'il arrivera chez son père, M. Jacques Muir, vers la mi-juin.

Les volontaires reviennent des îles en grand nombre. Il en arrive 500 par mois. Les autres arrivent en laissant pas partir des hôpitaux avant qu'ils ne soient guéris. Un grand nombre d'entre eux sont malades.

Le règlement

New-York, 19.—L'amiral turc Amed Pacha était hier à bord du *Augusta Victoria*, de la ligne Hambourg-Américaine. Il vient à Washington dans l'espoir de régler cette réclamation qu'ont présentée les Etats-Unis au sujet de ses sujets ont massacré les missionnaires américains.

Une statue au général Grant

Washington, 20.—On a procédé hier au dévoilement d'une statue du général Grant, présentée à la nation par la Grande Armée de la République. Le dévoilement eut lieu dans la rotonde du capitol et la cérémonie se termina dans la salle des représentations. Parmi l'assistance nombreuse on remarquait la veuve, la fille et les descendants du héros d'Annamox, des centaines de ses compagnons d'armes, des officiers et des membres du congrès. C'est à 9 heures 50 par moi. Les autres arrivent en laissant pas partir des hôpitaux avant qu'ils ne soient guéris. Un grand nombre d'entre eux sont malades.

Les bons Tziganes

Paris, 20.—Le tzigane Rigo a fait école. On sait que depuis le jour où il fut pêché par la princesse de Chimay dans un restaurant du boulevard, où il réclamait du violon en roulant des yeux ronds, tous les tziganes du beau Danube bleu et de Montmartre rêvent d'enlèvements, de princesses chimiques, oiseaux bleus, costellés de diamants, se posant sur leur archet. Il y eut une suite à Rigo. C'est un tzigane inimaginable, mais c'est comme ça. La comtesse de Raime, jalouse des lauriers de Chimay, jeta ses filets au café de la Paix, et le tzigane Baki y fut pris. On partit pour faire un voyage en Europe.

Un beau jour, Baki ne se contenta plus de l'amour décoré de confortable que lui offrait la comtesse de Raime, et il manifesta le désir de toucher un peu de galette sonnante et trebuchante. Il lui fallait une misère, un rien : 70,000 francs pour acheter un domaine en Hongrie. On se retirait là pour roucouler à l'aise. Les tziganes ne chantent bien que dans leur pays. La comtesse lâcha la forte somme.

Le tzigane, lesté de ce viatique, partit pour la Hongrie ; mais il y avait sans doute beaucoup de domaines en vente, car il se perdit dans les terres. La comtesse de Raime, déçue, partagea entre les vestiges de son amour et l'amour souvenir son argent perdu, se décida enfin à déposer une plainte. Le tzigane infidèle — de toutes façons — fut condamné par contumace à trois ans de prison. Or, il y a six mois, la comtesse de Raime apprenait que son amant habitait Budapest avec sa femme et ses enfants ; elle introduisit une plainte contre lui, et les juges ont condamné le tzigane à deux ans de prison.

L'aventure du tzigane, banale en soi, devient exquise et caractéristique par ce détail : Baki habitait Budapest avec sa femme et ses enfants ; il était revenu tranquillement au foyer conjugal. Baki est un homme de famille, au fond ; bon père, bon époux, bon violoniste. Il avait été à Paris chercher fortune avec toutes les ressources qu'une nature généreuse lui avait prodiguées, et son affaire faite, il regagnait son logis et retrouvait sa niche.

La peste à San Francisco

San Francisco, 20.—Le bureau d'hygiène a déclaré que la peste existe dans cette ville. Les autorités disent cependant qu'il ne s'y trouve aucun cas sensible. Il y en a six mais depuis les derniers trois mois on a résolu de prendre des précautions pour empêcher le développement de cette terrible calamité.

Greve

Winnipeg, (Man) 20.—L'Union des Peintres et Décorateurs de Winnipeg a enjoint hier à tous ses membres de se mettre en grève.

Leopold à Londres

Londres, 20.—Leopold, roi de Belgique, est arrivé à Londres, en visite.

Le Monument Gladstone

Londres, 20.—En présence des principaux libéraux anglais, y compris lord Kimberley, le marquis de Ripon, lord Russell de Killowen, M. Asquith et sir Edward Grey, le monument Gladstone a été dévoilé hier par le chef libéral, sir Henry Campbell-Bannerman, dans la salle centrale de la Chambre des Communes. Lord Rosebery, sir William Vernon Hartcourt et M. John Morley étaient absents.

La modestie du major Marchand

Paris, 20.—Le major Marchand, le héros de Fashoda, ambitionne de remporter tous les lauriers français. Il a demandé au bureau colonial de l'envoyer dans une nouvelle mission en Afrique. Depuis son retour en France, il s'est modestement tenu à l'écart et s'est soumis volontairement à tous les moindres désirs du gouvernement ; il a refusé toutes les chances de devenir un second Boulanger, alors que cela lui aurait été facile.

Il désire aller dans la région du lac Tchad, dans le but de recueillir les fruits d'une expédition récente et de consolider l'influence française dans le Sud-Africain.

Le Maroc cède la voix

Paris, 20.—Une guerre sainte vient d'éclater à la frontière sud-est du Maroc suscitée par un certain nombre de tribus concentrées dans l'afel, territoire voisin d'une oasis récemment occupée par une expédition française qui en avait expulsé les arabes. Les Français craignent cette guerre sainte, parce que les Marocains réclament ce territoire, comme leur propriété. Les troupes françaises ont été renforcées et le gouvernement marocain a dit qu'il ne repousserait aucune agression.

Pour les affaires

New-York, 20.—On a expédié encore \$100,000 de New-York, aujourd'hui, pour les affaires de l'Inde

Grévistes américains

Buffalo N. Y., 20.—Tous les employés de main d'œuvre sur les chemins de fer New-York Central, entre Buffalo et Rochester, sur le Lakawanna, entre Buffalo et Elmira, et sur le Lake Shore, entre Buffalo et Erie, se sont mis en grève hier matin. Ils demandent une augmentation de salaire.

Le Passe-Temps

est une superbe revue musicale, littéraire et sociale avec texte et musique, qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves 8 pages de texte et 13 pages de musique choisie ; musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, duo, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5c le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser à J.-E. BELAIR, éditeur, 58 Saint-Gabriel, Montréal.

LA GUERRE

Mafeking

Laurenco, Marques, 20.—C'est mercredi qu'a été délivrée Mafeking.

La délivrance de Mafeking

Londres, 20.—Une dépêche de Cape Town, datée d'hier soir, dit que la délivrance de Mafeking n'a pas été difficile attendu que la colonne de secours est arrivée après que les Boers eussent levé le siège.

Cette colonne de secours ayant secrètement quitté Kimberley, traversa les districts de Taung et de Vryburg sans rencontrer de Boers. Elle se composait de quinze cents hommes de la police du Cap, du Diamond Quize horse, de l'Imperial Yeomanry, et de l'infanterie à cheval de Kimberley appuyés de trois maxims.

La colonne atteignit la rivière Manitzau, à vingt milles au sud de Mafeking, le 11 mai.

Le colonel B. T. Mahon qui, dit-on, commandait cette colonne, a servi en Egypte, sous le général Kitchener.

Sonnez, Toesins

Rosland, (Colombie) 20.—La délivrance de Mafeking a, comme dans les autres villes du Dominion, ouvert l'écluse à l'enthousiasme des citoyens. La nouvelle nous est arrivée à minuit ; aussitôt le maire a réveillé le bedeau et leur a donné l'ordre d'affoler leurs toesins. A la voix des cloches en délire, la population, croyant d'abord à une conflagration, s'est soudainement levée et a noyé sa peur première et ensuite sa réjouissance dans du scotch à la santé de Baden-Powell, l'incontestable héros du jour.

STANCES AUX ETOILES

Etoiles! tourbillon de poussière sublime
Qu'un vent mystique emporte au fond du ciel désert,
A vouloir vous compter, notre calcul se perd
Dans le vertigineux mystère de l'abîme,
Etoiles, tourbillon de poussière sublime!

Le puissant télescope ouvre son œil en vain.
Vous n'avez pas livré le secret de votre être,
Et nous vous admirons sans pouvoir vous connaître,
Quand descend dans le soir votre rêve divin.
Le puissant télescope ouvre son œil en vain!

Yeux d'or indifférents aux frères destinés,
Des peuples ont sombré dans le fatal remous,
Avant que vos rayons égarés devers nous
Aient franchi la distance en des milliers d'années.
Yeux d'or indifférents aux frères destinés!

Vous planez sur la Mort, vous planez sur l'oubli.
Le temps emporte tout, le siècle comme l'heure,
Tout se perd, tout s'écroule... et votre aspect demeure
Tel qu'il le fut jadis pour maint enseveli.
Vous planez sur la Mort, vous planez sur l'oubli!

Vous hantez le silence altier des solitudes,
Comme les bruits d'en bas ne bourdonnent jamais
Dans le glacial éther, hôte des gouffres muets,
Vous ignorez le cri des viles multitudes.
Vous hantez le silence altier des solitudes!

Vous brillez dans mon cœur autant que dans la nuit.
— O merveille des cieux, tu tiens là tout entière! —
J'y garde vos reflets comme en un sanctuaire,
Et plus d'un noir chagrin devant eux s'est enfui.
Vous brillez dans mon cœur autant que dans la nuit!

Phares de l'Infini, vous éclairez mon âme!
Votre immense problème atteint l'Eternité;
Vous me révélez Dieu par votre majesté;
Je vois votre nom dans vos disques de flamme.
Phares de l'Infini, vous éclairez mon âme!

Oh! guidez-vous les morts dans leur envol vers Dieu!
Mon esprit, délivré du fardeau périssable,
S'engouffrera peut-être en l'ombre irrécusable,
Ignorant de sa route, après l'ultime adieu.
Oh! guidez-vous les morts dans leur envol vers Dieu!

Je l'adore, ô splendeur des étoiles sans nombre!
Elevant ma pensée à ton niveau géant,
J'ai vu l'âme immortelle et née le néant,
Car, à te contempler, j'ai grandi dans mon ombre!
Je l'adore, ô splendeur des étoiles sans nombre!

CHARLES GILL.

NOS TOMBES

Les cimetières ne doivent pas forcément être des
endroits lugubres et dénués de tout aspect riant ou
artistique.

Dans nombre de pays on s'ingénie, au contraire, à
leur donner des dehors agréables et à disposer et orner
les tombes avec goût et avec art.

A Montréal, au cimetière de la Côte des Neiges, il
semble qu'on veuille, à l'aide d'une réglementation ré-
cente, donner au champ des morts une apparence
aussi terre à terre que possible.

Défense d'élever la plus petite des clôtures, pas
même une chaîne à quelques pouces de hauteur; de
défense de planter un seul arbre ou la plus anodine
des haies.

De semblables dispositions ne pourraient avoir que
des résultats navrants.

Les emplacements soumis à cette réglementation
ressemblent non à un cimetière entretenu avec la piété
et le respect qu'on porte aux morts, mais à de
vastes clos de marbriers commerçants de monu-
ments funéraires.

L'œil n'est arrêté sur rien, par rien; il embrasse un
lot de pyramides, de croix, de blocs de marbre jetés
pêle-mêle sur la plaine sans aucune symétrie, sans la
moindre ordonnance.

Heureusement que le sentiment artistique qui somme-
ille au fond de l'âme populaire a fait jeter ça et là,
autour de ces monuments funéraires, des fleurs dis-
posées avec ce goût si caractéristique des soins que
les âmes aimantes apportent à l'embellissement de la
dernière demeure des êtres qu'elles ont chéris.

Il est utile, nécessaire de réglementer dans les cimé-
tières la dimension des monuments, la hauteur des
clotures, le style des inscriptions, le nombre des
arbres, pour éviter les abus, mais cette réglementation
ne devrait pas avoir pour résultat de nuire à l'em-
bellissement du cimetière et surtout de froisser les
sentiments les plus intimes et les plus respectables.

On aime, on chérit ses morts, au Canada, et cette
prolégation qui crée entre les tombes l'absence de
toute séparation froisse la susceptibilité des familles.

Puis la foule aux grands jours, les ouvriers, les vi-
siteurs, ne se gênent nullement pour "couper au plus
court" et passer sur les terrains occupés sans le
moindre scrupule.

Dans presque toutes les villes du monde la faculté
d'enclore les tombes est laissée aux familles, sans
qu'il en résulte le moindre inconvénient pour l'admi-
nistration des cimetières.

Pourquoi en est-il différemment au cimetière de la
Côte des Neiges?

PAUL BERTIN.

ENCORE UN BON COUP

Oui, encore un bon point pour l'échevin LeBeuf.

Ce n'est pas le premier, puisqu'un collaborateur des
DEBATS a signalé l'autre jour le désintéressement avec
lequel le président de la commission de police avait
renoncé à sa part des \$300,000; et le public, vu l'état
de putréfaction avancée dans lequel se trouvait le
corps de police au commencement de cette année,
espère bien que M. LeBeuf ne s'en tiendra pas
aux coups déjà portés.

On a pu railler les excès de zèle qu'il a commis au
lendemain de sa victoire, alors que, tout grisé d'un
succès inespéré, il jouait le rôle de tambour-major à
la tête des processions publiques; mais son énergie
répression des abus si longtemps tolérés avant lui dans
la police, est trop louable pour ne pas faire le sujet de
quelques lignes de félicitation, même dans un journal
peu accoutumé aux salamalecs.

Mais voilà ce dont nous voulons parler aujourd'hui:

Il paraît que l'agent de police Trudeau, qui a jus-
qu'ici cumulé les fonctions de bedeau à Notre-Dame
et celles de la gendarmerie, devra opter entre ces deux
charges, et sans délai. M. LeBeuf lui aurait nettement
posé cet ultimatum: "Mon ami, on n'est pas payé par
la Cité pour aller cambler son mollet partout où le
cœur nous en dit. Soyez bedeau ou policeman, mais
je ne vous permettrai pas d'être à la fois l'un et
l'autre."

On n'a pas été non plus sans remarquer le peu d'a-
trait que semble avoir maintenant l'office d'agent, et
même d'officier de police, pour un certain nombre d'in-
dividus plus ou moins lettrés dont les boutons jaunes
ont tenu Montréal en respect durant la dernière déca-
de. Les résignations s'enregistrent avec un empresse-
ment qui en dit long, sinon sur l'esprit d'indépendan-
ce de nos policiers, du moins sur l'activité et le flair
du président de la commission de police. L'un d'eux a
prétendu dans les journaux qu'il ne pouvait supporter
les rigueurs du nouveau régime. M. LeBeuf lui a
répondu en dévoilant certains côtés de la question qui
ne sont pas tout à fait à l'honneur du démissionnaire.

Ce qui prouve que les officiers civiques obligés, par
leur incompétence ou leurs malversations, de démis-
sionner, feraient mieux d'accepter leur lot sans mot
dire, que d'aller brailer dans la presse sur un ton d'en-
fant à qui on aurait injustement rabattus ses chaus-
ses.

CHARLES DUPRE.

Versez le baume consolateur sur les dé-
sespérances des pères de famille qui ne
peuvent plus faire instruire leurs enfants.

Que Penser ?

Depuis la conflagration de Hull et d'Ottawa, une
nuée de femmes étrangères a fondu sur Montréal. Il
n'y a rien d'anormal dans ce fait, mais la manière
dont ces femmes vivent nous donne à réfléchir. La
ville (notre ville) est devenue une Mecque où convergent
toutes les vertus, même celle de la réclusion dans des
chambres de taudis. Ce qu'il y a de surprenant, c'est
qu'elle malgré les petites annonces dont forment les
grands journaux et qui, pour la plupart, offrent aux
servantes des prix très élevés, on ne peut avoir de
servantes. Faut-il en conclure qu'il y a des métiers
plus lucratifs plus avantageux que celui de bonnes ?

JULES CABANA.

Une autre gasconnade

En écrivant sa monographie des gasconnades amé-
ricaines, mon confrère Prud'homme n'a certainement
pas pensé aux lettres parisiennes de cette bonne Fran-
çoise, ou il n'en a pas parlé de crainte peut-être de
faire du ressassement. Mais ces déclarations sur le beur-
re et les œufs de Paris ont plongé dans une telle
frayeur mes braves concitoyens qui, jusqu'aux révéla-
tions de la chroniqueuse de La Patrie, caressaient le
rêve d'un voyage peu dispendieux à l'Exposition, que
j'ose reprendre le sujet et rassurer mes amis à l'aide
de chiffres établis par des personnes qui ne prennent
pas des vessies pour des lanternes... ou pour des œufs.

Cette bonne Française a trouvé la France un pays
de Cocagne à rebours où ne peuvent vivre que les
Vanderbilt et autres Crésus contemporains, ou que
les délégués du gouvernement canadien.

Il est vrai que pour vous remettre, Delle Française
s'empresse de vous annoncer que votre femme, si vous
l'emmenez avec vous dans la capitale de l'élegance et
du bon ton, n'y sera pas le moins du monde dépay-
sée ni déplacée, qu'elle fera excellente figure dans ce
milieu choisi d'artistes et de célébrités, qu'elle court
même une grande chance d'être remarquée et citée,
pour sa grâce, son bon goût et toutes ses qualités
féminines les plus raffinées.

Quel est le mari, à moins que ce ne soit quelque
villain et odieux jaloux, qui ne se paierait le luxe de
beurre à 90 sous et d'œufs à 60 sous pour jouir du
plaisir de voir sa femme admirée, choyée, adulée ?

Mais pour la prose de notre chroniqueuse et surtout
pour ses renseignements, je me permets de vous con-
seiller très humblement, mais très amicalement, de
suivre l'exemple des gens sérieux, et comme eux de
réfléchir une seconde.

Paris n'est pas habitée que par des millionnaires !
Qu'il y fasse cher vivre, surtout en temps d'exposi-
tion, il faudrait être fou pour le nier, mais que feraient
les ouvriers, qui gagnent des salaires que nous quali-
fions ici de misères, avec les œufs et le beurre à
ces prix ?

Dans Paris-Hachette ouvert au hasard, nous trou-
vons les salaires des ouvriers en pianos, qui ne sont
pas des ouvriers vulgaires. Voici : les contremaîtres
gagnent de \$1.80 à \$2.40; les scieurs de \$1.20 à \$1.80;
les menuisiers et faiseurs de plaques de \$1.30 à \$1.50;
faiseurs de tables de \$1.60 à \$2.00; emballeurs de
\$0.70 à \$1.40; manoeuvres de \$0.70 à \$1.00; ouvrières
\$0.50 garçons de \$0.10 à \$0.60.

Montage et vernissage : contre-maitres \$1.80; mon-
teurs en cordes de \$1.40 à \$1.80; monteurs de caisse
mêmes salaires; monteurs sur pieds de \$1.80 à \$2.00;
finisseurs \$1.40; poseurs de claviers de \$1.00 à \$1.50;
égalisateurs de \$1.00 à \$2.00; poseurs de soie \$1.00;
accordeurs de \$0.60 à \$3.00; cœurs \$1.20; régleurs
\$1.30; 2es égalisateurs de \$1.20 à \$1.40; vernisseurs de
\$0.90 à \$1.10; etc., etc.

Voilà un métier distingué et certainement un des
mieux payés de Paris et les salaires de \$2.00 par jour
y sont l'exception rare. La moyenne la plus libérale-
ment calculée n'y donne qu'un salaire de \$1.39 par
jour.

Que feraient les employés des administrations pu-
bliques et privées, les buralistes, dont les appointe-
ments bien souvent ne dépassent pas de \$18 à \$20 par
mois, dans une telle atmosphère de cherté ?

Paris-Hachette nous donne encore des renseigne-
ments précieux au sujet du traitement des employés
des ministères. "Le ministre des affaires étrangères
touche \$12,200; les directeurs de \$4 à 5,000; les sous-
directeurs et chefs de division de \$2,200 à \$3,000; les
rédacteurs de \$900 à \$1,400; les attachés de \$400 à
\$900; les 2es attachés \$300; les expéditionnaires de
\$300 à \$400, et il en est ainsi dans tous les ministères."

Comment tout ce monde à \$3, 4, 6, et 900 vivrait-il
avec du beurre et des œufs aux prix fantastiques don-
nés par Française ?

La vie serait impossible pour eux. Or ils vivent,
donc il y a une autre impossibilité, et c'est la susdite
cherté de vivre.

Non, Mademoiselle Française étant à Paris, il lui a
semblé absolument indispensable d'épater ces badauds,
ces nigauds de Montréalais. C'est une forme de gas-
connade assez commune.

Elle s'est imaginée que le public allait gober cette
absurdité.

Par malheur pour la célèbre chroniqueuse, les ba-
dauds sont rares dans sa patrie. Elle semble l'avoir
vite oublié. On y réfléchit, on y raisonne.

ALBERT THIBAUDEAU.

NOTES DE LA SEMAINE

L'Exposition Universelle

A ceux qui veulent un résumé de la civilisation au
XIXe siècle, est donnée la solution de ce vaste
problème à l'Exposition Universelle de Paris en ce
moment.

La France a voulu, pour affirmer sa suprématie,
montrer comment le progrès lui avait assuré la pre-
mière place parmi les peuples de la terre; et pour
nous prouver qu'elle domine, elle nous ouvre toutes
grandes les pages de l'histoire à une époque, la plus
généreuse de son immortelle renommée.

Cela est incontestable; tous les rayons lumineux
de la science et des arts convergent sur Paris en cette
année dix-neuf cent.

Notre infime planète, avec ses habitants, ses mœurs,
ses créations intellectuelles et ses produits industriels,
s'est dirigée vers la Ville Lumière pour exposer aux yeux
de l'univers les prodiges de l'intelligence du passé;
et, comme prélude à l'hymne du XXe siècle, elle
chante les prophéties de l'avenir plein d'enchante-
ments et de rêves. Oui, il y a là un sublime résumé
de l'histoire de l'humanité, et il faut à la pensée de
larges coups de plumes pour arriver à noter digne-
ment l'incommensurable effort de notre siècle dans
ses luttes pour s'affranchir de l'influence du passé et
devenir grand et fort par lui-même : lutte de la nou-
velle avec l'ancienne génération décapitée.

Qu'il me soit permis, chers lecteurs, d'entrer avec
vous dans ce sanctuaire sacré où la pensée seule est
admise, et où nous pouvons contempler nos progrès
dans le miroir sublime du travail et de la persévérance
inaltérable.

S'il nous était donné de franchir les portes d'un
siècle comme il nous est loisible de pénétrer dans l'en-
ceinte d'une exposition, la première pensée que nous
aurions serait celle de faire la synthèse du passé et
d'établir par des vues comparatives des proportions
entre les hommes de la génération présente et ceux
de l'ancienne. Ce rêve est pleinement réalisé quand
il nous est donné de voir une exposition comme celle
de Paris.

Le XIXe siècle nous y apparaît comme une époque
de transition. A tous les points de vue, il est une ré-
vélation puissante. Affranchi presque en naissant de
l'influence du passé, il bâtit sur le granit édifice im-
périssable des libertés et des droits de l'homme; c'est
là son plus beau fleuron.

L'on serait porté à croire que, vu son jeune âge et
l'incertitude dont il est hanté, il ira à tâtons, incer-
tain, et cherchera longtemps la route à suivre.

Comme l'aigle poussé par un divin essor et dé-
ployant l'ampleur de ses ailes vers la lumière du
soleil, il a déjà l'envolée des larges aspirations et l'in-
-

tuition des grandes découvertes.

Il est voyant à l'instar des génies à qui le ciel a
donné la force divine, la lyre d'un ange, ou la pensée
d'un dieu.

Il est indubitable qu'avec de pareils moyens d'ac-
tion, le XIXe siècle devait mener bien loin encore et
presque sans obstacle les investigations des siècles
passés à travers les champs des problèmes de l'inconnu.

Pour arriver à ces hauteurs, qu'il semblait impos-
sible à l'homme d'atteindre, il commence par se créer
une philosophie : la liberté des croyances et de la
pensée, qu'il arbore comme un préambule à ses recher-
ches, comme un prodrome à son épopée.

Cette philosophie lui vaudra de grands inconvé-
nients, mais lui donnera aussi de fructueux résultats.

Il voit dans la triomphe de l'absolutisme un danger
pour l'avenir : il le démolit avec une énergie indom-
ptable. Il voit la science du passé s'égarer dans de
vains calculs dont les solutions s'affirment par leur
obscurité et leur néant : il détruit le vieil édifice sans
broncher. Il voit la philosophie, attachée aux prob-
lèmes spéculatifs de l'âme et de Dieu, se perdre dans
l'abstraction : il veut connaître l'âme et Dieu dans la
nature par l'étude de l'humanité, et sur les ruines
fumantes des anciennes doctrines, il fait revivre la
matière depuis si longtemps endormie.

Voyez plutôt l'orientation visiblement déterminée
de la pensée. Elle s'acharne à concilier les systèmes
et les idées avec l'électisme de Victor Cousin. Après
avoir subi l'influence de la jeune Allemagne et de
presque toutes les philosophies étrangères, encore
sous le coup de l'étonnement devant les génies trans-
cendants de Kant et des Hegel, elle préconise l'al-
truisme de Comte, saisit au vol les utopies de Schop-
penhauer, se heurte aux rêves gigantesques, mais
chimériques de Renan, pour s'arrêter au positivisme
ou au matérialisme, si vous l'aimez mieux. Elle base
son philosophie sur la vérité des faits; elle "donne au
jugement un fondement objectif"; elle ne veut plus
que le palpable, que la nature vivifiée par l'humanité.

Son rêve sera réalisé par le triomphe de la matière sur
l'abstraction.

Et cependant, dans cet indicible mélange de sys-
tème où toutes les philosophies sont comparées à tou-
tes les sciences, une seule religion reste debout majes-
tueuse et fière, victorieuse dans la lutte : le christi-
anisme.

Mais la science ne doit pas en rester là.

Encouragé par les sciences abstraites, la physiolo-
gie, la physique, la chimie, les sciences exactes, la
géologie, la médecine font dans cette période un pas
immense dans l'étude de l'organisation humaine et
terrestre. Bientôt, c'est l'électricité qui nous appar-
tient, éclairant le monde et dont la puissance motrice
complète et divinise la force brutale. Puis enfin,
comme jadis Pascal remportait un triomphe scienti-
fique en réduisant en une machine humaine un prob-
lème qui n'avait existé jusque là que dans l'entende-
ment humain, Pasteur par cette seule formule : "dis-
symétrie moléculaire," fait la synthèse de l'humanité,
passe à l'analyse des organes, met en présence l'élé-
ment de vie et l'élément de mort et réaffirme irrévo-
cablement le principe : ceci tuera cela. Par ses ex-
périences bactériologiques il opère la plus grande
révolution scientifique de l'époque et détruit pierre à
pierre l'édifice des anciennes croyances médicales.

Que de progrès ! que de lumière !

Nous sommes éblouis à la lecture du récit de ces
fabuleuses découvertes. Nous tombons en extase de-
vant tant de géniales productions ! Mais que sera-ce
donc quand nous aurons parcouru le champ si vaste
des arts et des lettres !

Il est un fait certain : les arts ont contribué pour la
plus grande part à la civilisation moderne. Ils ont
fait subir au monde comme la philosophie elle-même,
une transition, nécessité du reste par les événements
et l'état des esprits.

Voyez plutôt la musique, toute classique avec ses
anciennes formes, ajoutant une autre corde d'argent
à la lyre d'Iphigée et trouvant dans les flots intrai-
ssables du rythme et de l'harmonie des accents divins.

Plaine de fougues, — cela est dû au tempérament
tout romantique de notre époque — la musique au
XIXe siècle a quelque chose de la mythologie païen-
ne : elle a l'ampleur et la majesté des demi-dieux de
la fable et ses modulations nous viennent de l'Em-
pyrée.

Et la peinture ! Ne s'est-elle pas appliquée à res-
susciéter les idées latines et grecques dont la tradition
et l'exemple ont fourni tant de chefs-d'œuvre ? Ne
s'est-elle pas, en outre de cela, affranchie d'une sorte
de mysticisme gênant pour s'attacher aux choses de
la nature plus à la portée du génie humain que les
chimériques abstractions de la peinture classique ?
La nature, la grande nature, a généreusement servi
la cause des peintres du XIXe siècle, car avec la pensée
dominant leurs créations, elle a fait valoir la vérité
dans la forme, cet inséparable appareil de la Beauté !

Mais là où le romantisme influe surtout, c'est en
littérature, et le XXe siècle lui sera reconnaissant d'a-
voir tracé une ligne de démarcation entre la vieille et
la nouvelle générations.

"Ce siècle avait deux ans, quand apparut le grand
prêtre de l'école romantique : Victor Hugo. Ce fut un
enfant précoce comme presque tous les génies. A
peine avait-il quatorze années que Chateaubriand le
qualifiait "d'enfant sublime". A l'âge où les autres
jeunes hommes commencent à peine de vivre, il avait
déjà l'intuition de l'avenir. "L'intuition, s'écriait-il
plus tard, c'est le génie." Il disait cela en écrivant
la fameuse préface de son drame "Cromwell", où
l'immense édifice qu'avait élevé Chateaubriand se
fortifiait par la mise à exécution des ambitions profondes
qui nous ont valu l'école moderne.

D'un autre côté, la littérature anglaise avait fasciné
l'auteur d'"Atala"; puis ce fut Mme de Staël, nous
initiant aux secrets de l'art allemand. La jeunesse
de 1820, pleine d'une sève nouvelle et emportée par
l'enthousiasme, inspirait en même temps aux chefs-
d'œuvre étrangers : le moyen-âge renaissait dans
toute sa splendeur. Il fallait qu'un coup de maître
vint affirmer les croyances déjà fortifiées par la liber-
té dans l'art. Victor Hugo porta ce coup et fut le
Jupiter de la pléiade.

Le XIXe siècle littéraire avait dicté ses lois.
Tour à tour, la pensée et le style prennent la forme
ogivale de l'architecture au moyen-âge. L'on se croit
en plein XVIIe siècle, en présence des vieilles cathé-
drales gothiques, tant la phrase est "couleur locale."
Les métaphores s'entre-choquent avec le cliquetis des
épées; les antithèses luttent; les contrastes s'interpren-
nent. Le roman orne ses pages du feutre panaché des
personnages enveloppés du "sombbrero" à l'espagnol,
héros d'aventure et de la bohème. Pendant que
Dumas père et George Sand emportent l'imagination,
Alfred de Musset chante l'amour, Alfred de Vigny,
enfermé dans "sa tour d'ivoire," poétise la mélancolie
hautaine et matérialiste; Leconte de Lisle, fait de
l'exotisme, Balzac prêche l'idéalisme, Dumas fils trans-
forme le théâtre et Gustave Flaubert impose à l'univers
sa réputation indiscutable de psychologue trans-
cendant. Et de tous ces écrivains le XIXe siècle litté-
raire surgit dans toute sa majesté : c'est le Romantisme
avec Hugo; c'est l'école Parnassienne avec Leconte
de Lisle, Gautier, Baudelaire et Théodore de Banville;
c'est le Naturalisme avec Flaubert, Dumas fils, Mau-
passant, les Goncourt et Daudet; c'est le Décadentisme
avec Verlaine et Mallarmé; et c'est, bientôt après, la
fusion de toutes les intelligences tendant par un su-
prême effort vers l'unique Bauté avec la génération
qui se lève !

L'on sent que dans la fournaise des cœurs enflammés,
les charbons ardents de la pensée chauffent l'esprit
populaire. De littérateurs qu'ils étaient, les hommes
de la plume, écrivains à théories, deviennent les mor-
alistes de la société, c'est-à-dire des hommes d'action
sur le piédestal gigantesque de la civilisation, le
XIXe siècle respire d'un éclat incomparable par
ses poètes et ses penseurs.

S'il est vrai de dire que la littérature est le résumé
de ce qu'est une nation, la France nous donne une
preuve manifeste de cette vérité, quand elle nous ou-
vre les portes de son Exposition Universelle.

C'est une idée généreuse et magnanime de convier
les nations de la terre à venir faire un dernier adieu
au siècle mourant, comme à venir saluer l'aurore de
ce XXe siècle que la gloire n'a pas encore consacré à
l'immortalité.

Et voilà, pour terminer, chers lecteurs, les réflexions
que vous ferez avec moi quand vous mettrez, pour la
première fois, le pied dans l'enceinte de l'Exposition
de Paris.

Il nous est donné à tous, d'embrasser d'un coup
d'œil ce passé radieux que je viens de vous mettre
sous les yeux. Nous serons tous portés à contempler
ce XIXe siècle qui nous a vu naître et que nous ai-

mons d'un amour filial et sans borne.

Oui, aimons le avec un enthousiasme sacré ce
XIXe siècle; aimons la surtout cette France qui nous
prouve en ce moment tout l'intérêt qu'elle porte au
progrès de ses fils et des peuples de la terre.

Saluons ce Paris, oui, avec Rome et Athènes résu-
me pour nous la civilisation humaine !
Saluons ce Paris lumière, le champ des vastes con-
ceptions et des pensées sublimes ! saluons le respec-
tueusement parce qu'il est le cœur de la France et que
le cœur de la France est celui de notre mère !

JEAN CHARBONNEAU.

Dans le prochain numéro : NOTES DE LA
SEMAINE, par LOUVIGNY de MONTI-
GNY.

L'exportation des œufs

Le Fremona, qui est entré dans notre port la semaine
dernière après une heureuse traversée, a amené à
Montréal un Anglais du nom de Raph Spedding, riche
commerçant de beurre et d'œufs. M. Spedding est
à faire fabriquer chez un ferblantier une boîte frigi-
fique de 6 pieds de hauteur sur 5 pieds de largeur,
dans laquelle sont pratiqués des trous de 6 pouces de
largeur, se bouchant hermétiquement au moyen d'un
mécanisme tout à fait nouveau. M. Spedding a ra-
conté hier, qu'il n'avait jamais réussi à exporter des
œufs du Canada sans en perdre la moitié. Il les vend
aux hôtels, et aux grands restaurants. Il a signé
un contrat avec ses clients par lequel il s'engage à
leur livrer les œufs au gallon. Les œufs, achetés frais
sont cassés et vidés dans les compartiments de la boîte.
Cette dernière, une fois remplie, est scellée, et tous
les interstices bouchés avec de la cire. M. Spedding
peut de cette manière exporter du Canada plus de
cent mille douzaines d'œufs à la fois, en employant
autant de boîtes qu'il en a besoin.

J. L.

Après le pain, l'instruction est le premier
besoin du peuple. Les incendiés ont du
pain : ils n'ont pas de livres !

LE VAPEUR "SAINT-LAURENT"

FAIT LE SERVICE ENTRE

MONTREAL ET BERTHIER

VOYAGES REGULIERS : Les mardis. — De Montréal à 1 p. m.
Le mercredi. — De Berthier à 8.00 p. m.
Le vendredi. — De Montréal à 1 p. m.
De Berthier à 6.00 p. m.
Le dimanche. — De Montréal à 8.00 p. m.
De Berthier à 3.00 p. m.
Prix, le dimanche, 50 cents.

Prix la semaine, 25 et 35 cents.
Aller et retour.
LANGLOIS & BEAUDRY, PROPRIETAIRES.
N. B. — Les voyages réguliers du dimanche commenceront le 20 de mai.

Hotel Richelieu Rue Saint-Vincent

MONTREAL

L.-A. COTE, Propriétaire

CHARLES-A. DROLET Gerant.

Cette maison vient de reprendre ses opérations après avoir subi des
changements qui la placent aujourd'hui sur le pied des meilleures notes
américaines.

La solution d'un grand problème : Le confort et le bon marche.

Librairie Française

1632, rue SAINTE-CATHERINE

JULES PONY, Directeur

A toujours à la disposition de sa clientèle le
plus grand choix d'ouvrages littéraires de
Paris.

Recevra prochainement le chef-d'œuvre de
Edmond Rostand

L'AIGLON

Retenez d'avance votre exemplaire. Le
nombre en est limité.

PRIX : 90 CENTS

Vient de recevoir le premier volume d'une
délicieuse collection illustrée, à 50 sous
le volume.

L'OTAGE

par René Maizeroy.